

SENATE
READING ROOM

Le Numéro } FRANCE..... Un franc
 } ÉTRANGER.. 25 cents



3^e ANNÉE
Avril 1899.

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Revue Franco-Canadienne.



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

Jean Lorrain.....	<i>Conte le jour de Pâques.....</i>	289
Olivier du-Chastel.....	<i>Uné idylle à rebours.....</i>	300
René Dion.....	<i>La ballade du vagabond.....</i>	323
George Elwall.....	<i>Le roman américain.....</i>	324
Albert Fleury.....	<i>Éventail.....</i>	340
Georges de Dubor.....	<i>Le compromis austro-hongrois.....</i>	341
Noelle Herblay.....	<i>Transformation.....</i>	347
Georges Lelarge.....	<i>Œuvres d'art.....</i>	348
Charles Langelier.....	<i>L'honorable J.-E. Robidoux.....</i>	353
Baron Louis de Girardot.....	<i>Louis XVII (suite).....</i>	355
Georges Fagot.....	<i>La mort du soleil.....</i>	366
Paul Bastien.....	<i>Les Livres.....</i>	370
Fantasio.....	<i>Les Théâtres.....</i>	375

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — CRITIQUE MUSICALE. — LA MODE PARISIENNE.

—••••—
BUREAUX :

FRANCE

23, RUE RACINE
PARIS

CANADA

30, R. S^t-JACQUES | 29, R. S^t-JEAN
MONTREAL | QUEBEC

ÉTATS-UNIS

21, RUE GOLD
LOWELL, MASS.

La REVUE DES DEUX FRANCES se trouve dans tous les Paquebots des grandes Compagnies de Navigation françaises, anglaises et américaines, et dans les salons de lecture des Grands Hôtels de Paris, Londres, Montréal, New-York, etc.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 10 HEURES A MIDI ET DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUS LES JOURS

LA

VOL. 19

Revue des Deux Frances

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les Etats-Unis

Un An { 15 francs.
3 dollars. | Six Mois { 9 francs.
\$1.80 cts.

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec (Canada) et de Lowell, Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement : Au Canada, avec nos administrateurs de Québec et de Montréal ; aux Etats-Unis, avec notre Administrateur de Lowell, Mass., ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en France, avec la Direction de Paris.

A chaque Numéro : LA MODE PARISIENNE

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS, — 9, rue de Rome, 9. — PARIS
(près la gare St-Lazare)

L. DESBOIS & M. JUNOT

VOYAGES ET EXCURSIONS

A forfait et accompagnés pour Lourdes, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie et tous autres pays d'Europe.

BILLETS

par toutes les Compagnies de Navigation et pour toutes les destinations.

Renseignements et devis gratuits sur tous voyages

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :

MONTREAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUEBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

Croix de Genève

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales pharmacies de Québec et de Montréal.

REMISE AUX DOCTEURS



CONTE POUR LE JOUR DE PAQUES

I

Elle s'appelait Audeberthe et lui Aldric Levillain ; ils avaient grandi ensemble au revers d'une côte d'ajoncs et de genêts, dont les ors mouvants s'enneigeaient en avril à la floraison blanche de pommiers sauvages ; car les gens de leur pauvre hameau étaient si rudes et si vides de cervelle, toujours penchés qu'ils étaient depuis des siècles sur leurs filets de pêche ou leurs socs de charrue, qu'ils n'avaient même pas songé à améliorer par des greffes les troncs noueux de leurs enclos ; et le cidre qu'ils buvaient, âcre et mousseux comme l'écume de la mer, raclait la gorge et piquait la langue.

A vingt lieues à la ronde, les gens des autres villages tournaient en dérision ceux du hameau d'Audeberthe et d'Aldric, les niais de Malhantôt, comme on les appelait dans le pays, Malhantôt où les filles sont si bêtes qu'au mois de juin, les nuits de clair de lune, elles vont se baigner en troupe dans les champs de lins en fleur, Malhantôt où les chrétiens sont de cerveau si obtus et si dur à la compréhension des textes que, lasses de convoquer des sourds, les cloches de leur église les ont abandonnés et que leur curé les a suivies de désespoir de prêcher des ânes.

C'était sur Malhantôt et ses paysans les dictons en cours dans toute la contrée ; et le fait est qu'ils étaient, les pauvres, les plus gueux de toute la côte. Pour eux la mer avait moins de poissons et la terre moins d'épis, leurs labours faisaient mal à voir en octobre, tant il y fourmillait de gernottes, et leurs récoltes faisaient pitié en août, tant il y avait de mauves et de coquelicots à la place des blés et des seigles mûrs ; quant aux champs de lins en fleur, c'étaient surtout des thym et des chardons qui poussaient sur leurs terres, et le premier dicton mentait comme un serment de prévôt ; mais il y avait du vrai dans le second, les cloches n'avaient pas précisément abandonné Malhantôt et sa population de niais ; mais, par sottise et par frayeur, les Malhantôtals, lors de l'apparition des pirates northmans sur la côte, les avaient noyées, submergées, enfouies dans le glauque mystère des eaux avec les ornements consacrés, les ciboires, les calices et le petit trésor de l'église pour le soustraire à la rapacité des pirates ; et leur clocher, depuis déjà des siècles, se dressait muet et morne au-dessus de l'autel sans prêtres et du chœur sans messe. Il tombait même en ruine, le clocher de Malhantôt ; les hirondelles, qui sont des oiseaux aimés de Dieu et se plaisent aux sonneries saintes, l'avaient déserté, les chauves-souris y nichaient et c'était le soir au crépuscule, entre l'or brun des ravenelles, des vols lourds et zigzagants de diaboliques ailes velues, dont les croyants étaient marris.

Pauvres croyants de Malhantôt, il leur fallait les dimanches et les jours fériés, pour entendre la messe, cheminer des lieues

à travers les bois et les récoltes, l'été en plein soleil, l'hiver sous la neige, à travers les bourrasques, gagner quelque lointaine église de village hostile et là assister à l'office, dehors, à genoux sous le porche, au milieu des quolibets des filles folles et des mauvais garçons, car partout on se faisait un jeu de ne pas laisser pénétrer dans la nef ces niais du pays sans cloches ; et les plus dévots d'entre eux, à force d'être rebutés par Pierre et par Jacques et de n'attraper que des bribes de messe et des miettes de sermon, avaient fini par oublier le chemin des sanctuaires et, à mesure qu'on oubliait à Malhantôt les versets des psaumes et la bonne parole, on y était tombé dans le désordre et l'esprit de querelle et de fornication.

Et c'était là la grande affliction d'Audeberthe, laquelle avait été élevée par une aïeule pieuse, de voir l'église de son pays sans culte, son clocher sans cloches, et les gens avec qui elle vivait, pareils à des parias, à des chiens, méprisés par tous et devenus pour la plupart des mécréants dignes de malédiction.

C'était une âme simple et pourtant pleine de mystère ; elle avait perdu sa mère très jeune et, élevée par une dolente et vieille aïeule, bouche édentée, marmottant sans cesse de balbutiantes prières, elle avait grandi dans la solitude en tête à tête avec l'idée de Dieu. L'humble métairie où elle était née se trouvait à l'écart du village, à la lisière de l'antique forêt de Rouvray qui venait mourir après avoir couru durant des lieues, juste à l'orée du pays ; et les tristes années de sa première enfance, Audeberthe les avait passées à garder les oies de son père, debout sur un grand plateau isolé dominant d'un côté de longues ondulations bleues sous un ciel éternellement gris, l'Océan, et de l'autre des moutonnantes vagues vertes au printemps, jaunes en automne et grises en hiver, la vieille forêt de Rouvray.

Autour d'elle ses oies tendaient leurs longs cous de bêtes sacrées, et la fille, une baguette de coudrier à la main, dans la pose attentive et songeuse d'une figure sculptée, écoutait bruire et chuchoter le vent, l'oreille penchée tantôt dans la direction des falaises, tantôt vers les frondaisons bruyantes de la forêt, cherchant à distinguer le son lointain des cloches englouties,

submergées depuis déjà trois siècles sous les vagues de la mer ou sous les eaux dormantes de l'étang, car la tradition ici s'obscurcissait, devenait trouble, et l'on ne savait au juste où les niais de Malhantôt avaient noyé leurs cloches, dans la mer ou dans l'étang; et depuis trois cents ans l'incertitude où l'on était de retrouver les belles dames de bronze, avait empêché toutes fouilles et depuis trois cents ans les rayons de la lune, la pluie et la neige habitaient seuls leur cage à l'abandon.

Claire, la Tonnante et l'Argentine, la légende avait conservé le nom des cloches, et c'étaient ces trois noms que balbutiaient et qu'imploraient perpétuellement les lèvres d'Audeberthe durant ses longues heures de garde au milieu des ajones, sur les côtes arides, ses yeux ardents de paysanne mystique fixés sur la fuite éternelle des nuées.

Ces belles dames de bronze disparues, Audeberthe, à force d'y songer le jour sur le plateau et les nuits dans sa cabane, s'était mise en tête de les retrouver; une conviction avait même fini par s'installer en son cœur, qu'elle était l'éluë de Jésus et de madame Marie, qui découvrirait la cache où se taisaient les trois bavardes endormies; et s'était elle, Audeberthe, la fille à Nicolas Sourdois et à Mengeotte Lehideux, qui ramènerait dans le clocher restauré et en fête les trois carillonnantes dames, et avec elles l'honnêteté, le bien-être et la pratique des vertus oubliées dans ce hameau de chiens maudits.

Et dans son inébranlable foi, elle errait le long des jours, une éternelle oraison aux lèvres, ses deux mains jointes appuyées sur son cœur, écoutant bourdonner et sonner au fond d'elle-même la voix rédemptrice des cloches et s'indignant parfois de les entendre carillonner si clairement dans son rêve, sans pouvoir deviner où leurs battants sonores sommeillaient ensablés, dans les roseaux ou dans les algues? Dans l'étang de Rouvray ou dans la mer? Et quand le vent d'ouest faisait rage et qu'avec un bruit d'enclume l'Océan démonté battait la base des falaises, Audeberthe croyait entendre les cloches disparues haléter dans les vagues: c'étaient leurs bourdons secoués par la tempête qui chantaient la messe au fond du gouffre et retentissaient en échos sur les plages, et défaillante de joie, Audeberthe s'age-

nouillait au milieu de ses oies tassées de frayeur autour d'elle et des flocons d'écume voletaient par la campagne et ses cheveux dénoués ruisselaient d'eau salée, semés çà et là de blanches fleurs. D'autres fois, à la fin mars surtout, le vent d'est, avec des sautes brusques, courait à travers les vallées et toute la forêt voisine, piquée du vert des premiers bourgeons, bruissait comme une soie déchirée. De son plateau solitaire, Audeberthe regardait ondoyer à perte de vue les cimes violacées de jeunes pousses et comme des appels montaient de ces verdure tendres à travers lesquelles son oreille extatique percevait de vagues angélus, de douces sonneries des fêtes du printemps ; et un délicieux attendrissement l'inondait tout entière à entendre ainsi *Claire et l'Argentine* tinter gaiement à côté de *la Tomnant* sommeillant encore au fond de l'étang, sous les eaux tiédies par l'éveil d'avril ; mais les vents faisaient trêve, les voix se taisaient dans l'air calme, de vilains bruits de querelles entre gars et de scandales de filles mises à mal montaient du village jusqu'à la cabane d'Audeberthe, le clocher de l'église demeurerait toujours vide et une grande pitié pleurait en elle à cause de la mauvaise vie des gens de son village, de l'impiété de son pays sans Dieu. Une grande détresse la prenait aussi, depuis si longtemps qu'elle avait espérance et foi dans le seigneur Jésus et madame Marie et que les printemps succédaient aux hivers et les automnes à l'été sans apporter de changement à ce triste état des âmes ; et de grosses larmes coulaient alors le long de ses joues brunes, hors de ses yeux d'attente et de prière, que le ciel et la mer si longtemps contemplés avaient fini par rendre bleus, du bleu profond changeant, tour à tour clair et sombre, des vagues bleues et des bleus horizons.

II

L'impiété de ce village sans cloche et sans Dieu, c'était là le grand chagrin d'Audeberthe et c'était aussi la grosse peine de cœur d'Aldric Levillain. Depuis quinze ans qu'il grandissait près d'elle dans le même coin de terre oublié, il avait fini par aimer d'un amour instinctif et profond cette frêle figure de

petite fille immuablement debout sur les horizons ; elle avait été la première vision de son enfance alors que, chétif orphelin élevé par charité dans la maison de son oncle, il avait pour emploi d'effrayer les oiseaux voletant au-dessus des champs ensemencés et passait ses journées à les chasser à coups de pierres, les chevilles enfoncées dans la boue des sillons. Même un jour, un des cailloux lancés par le jeune garçon avait atteint la fillette à la tempe, une maladresse du petit gardeux de semailles dont Audeberthe portait la cicatrice sous ses bandeaux couleur de chanvre. Ce mal involontaire fait à la petite meneuse d'oies l'avait rempli pour elle d'une étrange amitié, d'une sorte de vénération tendre qui n'avait fait que croître avec les années à mesure qu'ils grandissaient, elle, de plus en plus pâle et frêle dans ses jupes de bure effrangées, lui plus agile et plus musclé dans ses sayons de lin grisâtre.

Depuis quinze ans qu'il la voyait errer dans la tristesse des petits jours, comme dans la splendeur des crépuscules, ou rêver adossée, sa quenouille au corsage, son fuseau à la main, contre quelque vieux tronc à silhouette de spectre, elle avait fini par entrer dans ses yeux et de là si profondément dans son être qu'il ne pouvait la détacher du décor familier des falaises et des fermes ; elle faisait pour lui partie du paysage, elle en était l'âme errante et le vie incarnée dans cette forme un peu gauche et naïve de fillette sans hanches ; et maintenant qu'adulte et valet de charrue, il passait les jours derrière les grands bœufs de son oncle à pousser dans la terre résistante l'effort du soc pesant, une angoisse l'oppressait quand ses yeux ne rencontraient pas à la lisière des champs la silhouette attentive de la jeune fileuse ; la fille menait maintenant des moutons au lieu d'oies, étant, elle aussi, devenue grande, et les siens l'envoyaient souvent paître son troupeau aux abords de la forêt où l'herbe était plus drue ; et Aldric, ces jours-là, pesait moins lourdement sur le fer de sa charrue, et les sillons se creusaient moins profonds, la pensée du laboureur courant après la pastoure absente.

Et c'était là la grosse peine d'Aldric : ce regard toujours ailleurs, en prière à madame Marie ou en souci des cloches, des yeux bleus d'Audeberthe, des yeux lointains toujours partis

dans les nuées, quand ils ne fixaient pas impatientement la forêt ou la mer : les siens à lui avaient beau la requérir d'amour, toute l'ardeur de son être remontée dans ses prunelles brillantes, Audeberthe ne le voyait pas, elle ne l'entendait pas davantage, l'âme toujours aux écoutes de ses cloches mystérieuses. Elle abandonnait bien, souriante et passive, ses petites mains rugueuses à celles du jeune garçon, mais ses doigts inertes ne répondaient à aucune étreinte et, les soirs de mai, le long des haies d'aubépines en fleur, quand, enhardi par le printemps et la solitude, le jeune laboureur allait hasarder quelque aveu, sa voix tout à coup s'étranglait dans sa gorge et il ne trouvait plus un mot auprès de cette fille immobile au regard visionnaire, qui l'écoutait comme au fond d'un rêve, il ne savait quelle éternelle prière aux lèvres.

Il y avait des minutes où il aurait préféré la savoir morte, des jours où il avait souhaité voir à jamais clos ces yeux de mystère, d'une fraîcheur pourtant de bluets dans les blés, fleurs de mensonge aussi, puisqu'ils ne voulaient point révéler leur secret. Ils étaient doux, ces yeux, comme le ciel d'avril, en même temps qu'inquiétants comme les vagues, et dans son pauvre petit visage émacié de voyante, tout brûlé par le hâle, ils lui saient étrangement, transparents comme de l'eau et purs comme des étoiles.

Il y avait des jours où il aurait voulu pouvoir oser crever ces yeux.

Dans le village on bafouait ce garçon toujours pendu après les jupons de cette simple, l'idiote à Sourdois, comme l'appelaient du nom de son père les niais eux-mêmes de Malhantôt ; les soirs, par les venelles fleuries, les filles lui éclataient de rire au nez et, les dimanches, il n'osait passer devant les cabarets par honte des vilains propos des garçons, et il était la fable de tout le village à cause de son visible amour pour la petite bergère, qu'il aurait dû culbuter depuis longtemps derrière une haie, comme ils en usaient tous, eux, les prom's du pays, avec leurs promesses ; et c'était parmi cette population grossière et dissolue comme un complot monté contre la virginité d'Audeberthe, qu'auraient voulu voir engrossée, comme elles, toutes les filles

folles de leur corps. Sa sainteté d'âme pieuse mettait tous ces loups et toutes ces chiennes aux abois, et c'était autour de leur naïve idylle un déchaînement de si basses convoitises, que des garçons avaient pris à part Aldric pour le prévenir qu'ils se chargeraient, eux, de la besogne, si lui ne la faisait pas ; et depuis cette ignoble menace, le valet de charrue avait, en effet, surpris plus d'un équivoque rôleur autour d'Audeberthe et, à la tombée du jour, quand la bergère ramenait ses moutons vers l'étable, des formes la suivaient en se baissant le long des haies, que la voyante, elle, ne voyait pas, mais dont les ombres poignaient le pauvre Aldric de colère et d'angoisse.

Alors commença pour le jeune garçon une si dure épreuve de jalousie, de transes et de terreurs, qu'après six mois de surveillance, affolé du danger, exaspéré de perpétuels soupçons, et peut-être enfin brûlé par la luxure de ce pays de gouges et de brasseurs d'enfants, le valet de charrue se décida enfin à la vilaine action, et cela moins, qui sait, ô sainte Dame Marie, pour contenter son désir que pour recouvrer le repos de son âme, moins pour retrouver le calme de son cœur que pour sauver la frêle et douce Audeberthe de quelque affreuse violence, éviter à la vierge l'infamie d'un viol ou de quelque plus atroce trahison.

Le Malin, qu'offusquait depuis seize ans l'innocence de leur amour et qui souhaitait ardemment leur perte, souffla toute sa malice dans l'esprit du garçon. Comme il craignait, pour l'accomplissement du mauvais dessein, le mystérieux pouvoir des yeux bleus d'Audeberthe, il persuada à Aldric d'emmener la fillette au cœur de la forêt, au plus épais des fourrés et des chênes, où les feuilles font de la nuit verte ; là le regard de la voyante perdrait toute puissance, puisqu'il ne le verrait plus, et, pour amener la fillette à suivre le gars dans le bois, il eut l'infamale idée d'abuser de l'état d'esprit de la visionnaire en flattant sa manie de retrouver les cloches ; et c'est ainsi qu'un clair matin d'avril, le matin même du saint jour de Pâques (car le Malin a toutes les audaces et se plaît à faire tomber la créature de Dieu aux heures de triomphe de l'Église), c'est ainsi donc qu'un clair matin d'avril Aldric abordait la pieuse Aude-

berthe auprès du puits où chaque jour elle allait puiser l'eau du ménage, et, s'accoudant à la margelle : « M'est avis que j'ai fait un bien beau songe cette nuit, et plutôt à Dieu qu'il fût vrai, car tes tourments seraient finis, Audeberthe » ; et comme la fille levait sur lui ses grands yeux couleur d'eau : « Je les ai vues, tes cloches, *Claire, la Tonnante, l'Argentine*, celles que tu guettes tous les jours et la nuit aussi aux écoutes, je les ai vues qui traversaient l'air calme, toutes les trois par rang de taille ; elles revenaient de Rome avec les autres cloches, celles de Norties-les-Audraies, celles de Manneville, de Naucotte et de Vipori ; il y avait là toutes les cloches des églises de vingt lieues à la ronde. Elles revenaient de Rome et regagnaient leurs clochers, une vraie procession dans l'air, et sais-tu où les trois nôtres sont descendues ?... » La bergère avait joint les mains et, ses grands yeux fixés pour la première fois sur ceux de son compagnon, dépêchait tout bas une ardente prière : « Sais-tu où je les ai vues descendre comme je te vois ? poursuivait le garçon ; pas dans la mer, comme on le croit, mais là-bas, sur la forêt.

« Je voyais leurs dos de bronze luire sous le clair de lune ; on aurait dit trois grosses mouettes s'abattant sous le vent ; je les ai vues s'enfoncer là, du côté de l'étang. Si mon rêve était vrai, je saurais bien où les retrouver, les cloches ! Si elles dorment quelque part par ici, c'est pas aux poissons de la mer qu'elles chantent la messe, mais aux grenouilles et aux goujons. » Et la fileuse de lin, le regard perdu dans ce bleu léger de ce beau matin de Pâques tout frissonnant de soleil et de lointaines, oh ! si lointaines sonneries, avait placé sa main dans celle du valet de charrue et avait dit : « Allons ! »

Et ils étaient entrés tous les deux dans les bois ensoleillés, odorants et complices, les bois tout fleuris de primevères et d'anémones grêles, dans les bois emplis comme d'une huée verte par le vert attendri des feuilles naissantes ; et, dans le clair-obscur des chênes encore tardifs et des châtaigniers tout criblés de pousses, elle s'émerveillait du givre embaumé des cerisiers sauvages neigeant à côté du floconnement rose des églantines en fleur ; elle s'émerveillait, l'oreille tendue vers la voix

des cloches, comparant dans sa foi naïve la forêt verte en fête à quelque cathédrale de parfums et de songe, toute flambante de cierges, toute fumante d'encens, et ses pieds nus se hâtaient, heureux sur le velours des mousses comme pour une entrée dans le paradis; et lui, tout vibrant de désir à la sentir toute fraîche et embaumée dans la fraîcheur des feuilles si près de lui, haletait silencieux, le cœur dans un étan et la gorge sèche, et des bouffées de chaleur lui montaient aux tempes à voir, sous la chemise de toile entr'ouverte, pointer les rondeurs d'un corps souple et blanc tout cerclés de hâle à l'entour du cou; et, comme une bête fauve, il jetait des regards torves à droite et à gauche, enhardi par la solitude, guettant l'occasion, la place, un lit de mousse ou l'ombre d'un taillis pour y coucher la fille et y étouffer ses cris, et déjà le Malin ricanait dans les feuilles, quand tout à coup on entendit des cloches.

Audeberthe et Aldric s'étaient arrêtés brusquement; une immense ondulation de bronze emplissait la forêt, inclinant tout sur son passage, les brins d'herbe comme les cimes; trois voix sonores alternaient l'une après l'autre, deux voix claires et joyeuses auprès d'une autre retentissante; et toutes les trois chantaient, lancées à toute volée, avec des vibrations d'enclume et de fanfare à travers les champs; une carillonnante allégresse courait, planant sur toute la contrée, et c'était dans le ciel implacablement pur un hymne de délivrance, un hosanna d'amour au soleil, à la nature, à Dieu. Audeberthe et Aldric étaient tombés à genoux, et le Malin ne ricanait plus dans les feuilles; les deux enfants avaient reconnu les cloches.

Ils les trouvèrent surnageant, comme trois énormes fleurs de bronze, sur les eaux tiédies de l'étang; engluées de vase et verdies, leur métal luisait par places, et, sous le soleil, leurs battants noirs flottaient, tels les gros pistils d'une flore inconnue, entre les lentilles d'eau et les fleurs de nénuphar; un orage d'harmonie grondait sur leur passage, et c'était dans toute la forêt comme une musique orchestrée de cuivres et d'instruments à cordes, dont la sonnerie des trois cloches nageantes était le cantique et le chant. Audeberthe et Aldric s'étaient arrêtés saisis, sur le bord, la main dans la main, tous les deux rede-

vus plus purs qu'aux premiers jours de leur enfance et le cœur noyé d'une extase heureuse.

Les gens du pays, accourus dans la forêt à l'appel retentissant des trois dames de bronze, les trouvèrent tous deux, les yeux fixes et priant, agenouillés parmi les oseraies de la rive; ils reconnurent alors que rien ne peut prévaloir contre la volonté du Seigneur, que Jésus habite au fond des cœurs purs, et que les simples ici-bas détiennent dans leurs mains le pouvoir mystérieux qui commande au monde; ils placèrent sur de grands chariots les trois cloches retrouvées et les ramenèrent au village avec des chants et des prières, dont le souvenir leur était soudain revenu.

Le clocher muet depuis trois siècles retentit à son tour de joyeuses sonneries de messes et de baptêmes, de carillons de fêtes, de glas mélancoliques et de doux angélus, les chauves-souris l'abandonnèrent, et son vieux toit abrita de nouveau des nichées d'hirondelles.

Claire, la Tonnante et l'Argentine chantèrent à toute volée sur les noces d'Aldric et d'Audeberthe; elles sonnèrent plus joyeuses encore à la naissance de leurs enfants et pleurèrent doucement à l'heure chrétienne de leur mort; le Malin ne ricana plus désormais sous les feuilles, à l'orée des chemins et derrière les haies dans Malhantôt racheté; et, les dimanches de Pâques, les trois cloches fidèles, quand on les écoute bien, égrènent dans le vent les trois courtes syllabes du doux nom d'Audeberthe

Jean Lorrain.



UNE IDYLLE A REBOURS

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris...



LY *** a couru le monde, il a appris un peu, surtout en fait d'amour, sans au reste être devenu plus sage; parfois il raconte, voici l'une de ses histoires.

*
*
*

C'est le 8 décembre. Sur la mer d'un bleu foncé et brillant

comme s'il était de faïence vernie courent des flocons de fumée gris perle percés d'éclairs, et, un instant après chacun de ces éclairs, un grondement éclate et va s'éteindre en échos dégradés dans les rues étroites de Cadix déjà éveillée bien qu'il soit à peine six heures du matin.

Les canons de l'arsenal de San Fernando, depuis l'autre côté de la baie, saluent la fête de l'Immaculée Conception. Sur la rade, tous les navires, même ceux des nations protestantes, sont pavoisés.

D'habiles bateliers battent de leurs rames l'eau diamantée et poussent au large vers un bateau sombre la berge plate sur laquelle nous sommes entassés dix ou onze passagers.

Ce sont quatre petites Gaditanes, en robe de coton rose, aux cheveux noirs ou roux ardent, aux yeux soulignés de bistre, de ces yeux à faire perdre la tête par leur profondeur enivrante, mais remplis d'une impartialité parfaite ; ces yeux enveloppent de la même caresse un étranger naïf, un chien, un panier rempli de légumes, une vieille casserole, enfin n'importe quoi.

C'était encore des soldats espagnols allant tenir garnison à Ceuta, un voyageur de commerce allemand avec une longue pipe et une espèce d'étui en carton, rond, d'un diamètre à peu près égal à celui d'une soucoupe, quelques gens insignifiants, moi par exemple, et une Anglaise, l'inévitable Anglaise de tous les voyages hors des routes usuelles.

Cette Anglaise, la veille au soir, je l'avais déjà rencontrée dans la boutique d'un tabletier de la calle San Rafael ; elle avait payé d'un prix exorbitant un éventail de lamelles de bois blanc ; dans un angle était peinte à l'aquarelle une tête de chat, le reste de la surface était nu.

— Voici qui est vraiment andalou ! avait-elle dit en son langage.

Et le marchand presque en même temps de m'expliquer en espagnol que la lame ne comprenait pas :

— Cet éventail est cher, mais il vient de Paris.

J'avais admiré cette judicieuse emplette, j'avais aussi admiré l'Anglaise ; elle avait, sans soupçonner malice, admis un compliment sur la sûreté de son goût, car — pourquoi ? je ne sais — elle avait consenti à vol d'oiseau à me prendre pour un gentleman, ce qui du reste ne prouvait pas grand'chose en faveur de ma vanité ; loin de leur pays, ces insulaires sont moins attachés qu'à Londres au formalisme dont on s'est si souvent moqué.

Lady Jaquet Kissnot — son nom était gravé sur la plaque de métal d'un petit sac de cuir qu'elle portait à la main — avait atteint cet âge indécis et charmant, car il a en lui un mystère, qui pourrait s'appeler la fin de septembre ou le commencement

d'octobre de la vie. Elle était grande, svelte, ses yeux avaient des reflets d'argent ; au contraire de ceux des jeunes Gaditanes, ils ne se promenaient pas avec une égale passion sur toutes les choses et toutes les personnes, mais s'arrêtaient sur moi avec une certaine complaisance. J'étais un gentleman, je le répète, et pour deux motifs : l'éventail à la tête de chat si authentique de la veille, et surtout l'instinct développé chez les femmes de son pays qu'il est bon en voyage d'avoir un homme — fût-il Français — à même de rendre beaucoup de menus services.

Le navire sombre est maintenant près de nous ; il est sous pression, sa machine gronde, et par instants du plus profond de ses flancs on entend sortir une clameur épouvantable comme arrachée à la poitrine de damnés.

C'est *El Nuovo Alegria*, mot à mot « le Nouveau Joie ».

Dans quel état peut donc être l'ancien ?

Celui-ci, le nouveau, n'est plus qu'un assemblage de planches sales et pourries, mais le capitaine Lopez qui le commande a la réputation d'être un rude marin. Puis, il n'y a pas à choisir ; d'ici trois jours il n'y aura pas d'autre navire en partance pour Gibraltar, ensuite la mer est belle, calme, le soleil qui monte de plus en plus est éclatant, sûr de lui-même.

Nous accostons ; par-dessus le bastingage on nous lance une échelle de cordes.

— Bravo ! s'écrie un soldat, nous allons voir les mollets des dames !

Au fait ! l'occasion sera excellente pour constater si lady Jaquet n'a pas les jambes maigres.

Je salue, m'efface galamment et lui montre l'échelle que je maintiens de mon mieux. Elle incline la tête, pose sur le premier échelon le bout d'un pied que mon imagination se figure devoir être très petit, puis soudain, une rougeur traverse furtivement son fin visage, elle remet son pied dans la barque.

— Monsieur, montez en premier, dit-elle.

Et je monte désappointé. Que les autres voient ce qu'ils voudront, eux, peu importe, ils ne comptent pas ; mais, moi, je suis un gentleman, je ne verrai rien du tout.

Lady Jaquet grimpe après moi, agile comme un acrobate ; la

voici sur le dessus du bastingage, la brise entr'ouvre le manteau d'étoffe brune doublée de caoutchouc qui l'enveloppe et j'aperçois une taille de Diane chasserresse, moulée par un jersey sans boutons, ni agrafes, couleur gorge de pigeon. Je l'enlève, pendant une minute, elle est dans mes bras, sa poitrine est contre la mienne, j'aspire un peu de son haleine parfumée. L'adorable créature ! Et seule ! Plus d'un roman a commencé sous des auspices moins flatteurs.

Le grondement du « Nouveau Joie » s'arrête ; du fond de la cale montent encore les hurlements bizarres dont j'ai parlé. Un coup de sifflet ; nous partons, tandis que les canons de San Fernando continuent à saluer la fête de la Vierge.

Le vent a un peu fraîchi ; de temps à autre le coin de la voilette de lady Jaquet effleure mon visage, car, pareils à de vieux amis, nous sommes ensemble adossés au grand mât, pendant que Cadix que nous devons doubler fait défiler devant nous son charmant panorama que la tour de Tavira domine.

Les cloches des églises sonent à toute volée, nombre de *miradores* aux boiseries vert clair se détachent sur les murailles blanches des maisons à terrasse ; sur la jetée, des gens agitent leurs mouchoirs et nos compagnons de voyage répondent à l'envi à cet adieu par des cris perçants.

Le « Nouveau Joie » a bientôt dépassé la pointe de la Caleta ; près de nous deux récifs apparaissent au milieu des flots blancs d'écume de la marée montante, et là-bas, tout là-bas, du côté du détroit où nous allons nous engager, se montre un point noir presque imperceptible ; c'est comme une perle de jais perdue dans l'immense étoffe azur du ciel.

Mais de ce point minuscule, reflet des récifs qui par ce temps calme ont l'air pittoresque, nul ne se soucie, sauf peut-être le capitaine Lopez.

A notre droite, court dans le lointain une ligne ondulée, ce sont les rivages de l'Afrique ; nous pourrions les atteindre en deux heures. Comme il y a loin depuis là, tout près, jusqu'au cap de Bonne-Espérance !

— La mer est une sauvage grandiose plus terrible mais moins hautaine que la terre, me dit lady Jaquet Kissnot.

— Vous êtes, madame, pénétrée du sentiment de la nature.

— Pénétrée ! Oui, j'aime la poésie ; je sens beaucoup, mais certaines sensations, faute de pouvoir les exprimer, demeureront enfermées dans l'intime de mon cœur ; je ne sais pas écrire les vers.

— Vous êtes en tous les cas capable d'en inspirer ; dans votre regard l'on voit apparaître un effluve qui peut rendre un homme étourdi et... poète.

Pour un début, j'allais assez loin dans le genre amphigourique. Une Parisienne aurait ri ; lady Jaquet, pendant que ses jolis yeux d'héliotrope et qui semblaient avoir un parfum de vanille m'enveloppaient d'une très indulgente façon, passa son bras sous le mien.

Était-ce gentil cette bonne amitié si rapide !

L'union, du reste, fait la force, et soutenus l'un par l'autre nous nous tenions plus fermes sur le navire qui commençait à rouler *andantino* sous l'influence de la brise, et là-bas, là-bas, toujours très loin, la perle de jais avait augmenté de grosseur. Mais une perle noire, même doublée, dans l'immensité du ciel, n'a pas d'importance.

Voici Conil. Le « Nouveau Joie », construit à Glasgow en 1852, dit une inscription, augmente son mouvement, les mâts gémissent et, au fond de la cale, les cris furibonds prennent de l'intensité.

— Notre-Dame del Pilar, murmure à genoux une petite Gaditane, j'ai le *mareo* !

Et ses yeux à l'expression si langoureuse, il y a moins d'une heure, prennent insensiblement l'aspect de ceux des poissons frits.

La pauvre enfant s'étend dans un coin. Le *mareo* (le mal de mer) devient le vainqueur de son être frêle. Plaignez-la, et surtout ne la regardez pas. D'ici trois minutes, ayant tout à fait perdu la conscience d'elle-même, elle se trouvera les jambes en l'air ; son grand peigne, sa *toquilla*, son éventail, son étui à cigarettes, son rosaire, s'éparpillent sur le pont.

Le vent qui nous est contraire commence à souffler sérieusement.



Notre-Dame del Pilar, murmure la petite Gaditane, j'ai le *marco*!

1^{er} AVRIL 1899

20

Lady Jaquet est brave, elle a le cœur encore solide, mais elle se presse un peu plus étroitement contre son cavalier, impassible ainsi qu'il convient à un gentleman.

Le *mac-farlane*, le *waterproof*, le *travelling-cloak*, le..., je ne sais pas exactement comment ça s'appelle, enfin le manteau de ma fée britannique voltige, divisé en deux grandes ailes. Souvent, ces ailes se jettent sur moi et me recouvrent : à l'abri, j'admire alors le visage énigmatique et un peu pâli de ma compagne, je contemple sa taille moulée dans le jersey sans coutures couleur gorde de pigeon ; ce jersey est d'un tissu fin comme du cachemire, c'est lui qui sent la vanille et non les yeux de sa maîtresse, ainsi que je l'imaginai ce matin à contre bon sens.

Clac! Les deux pas du manteau s'envolent : nous voici rentrés dans le monde extérieur. Là-bas, le point noir a acquis la grosseur de la lune quand elle se lève.

Clac! De nouveau, nous voici renfermés chez nous, et le capuchon du manteau qui se rabat en avant rend cette intimité plus complète encore. Comment cela s'est-il fait ? Je l'ignore, mais nous ne sommes plus à côté l'un de l'autre ; sa poitrine frôle la mienne, je sens battre son cœur, le parfum subtil de son corsage m'hallucine, ses lèvres sont presque sur les miennes : si je lui prenais un baiser ?

Clac! Le grand manteau se retire en arrière, et la tache noire derechef se montre ; cette fois, elle est large comme le rond-point des Champs-Élysées.

Les vagues nous caressent de leurs embruns, *El Nuevo Alegria* roule et tangué, les jeunes Gaditanes sont étendues partout dans toutes les positions possibles et aussi impossibles, les soldats ont disparu, le voyageur de commerce allemand — il nous a fait l'honneur de se présenter, il s'appelle Fridolinus Nichtsmann — est à deux pas assis sur une caisse, il a délaissé sa longue pipe, il a ouvert son étui rond, grand comme une soucoupe, et en a sorti une boîte à musique munie d'une manivelle, comme celle des moulins à café ; ces petites machines-là coûtent cinq francs à Genève. Depuis un instant, il tourne, tourne, et, avec des sons grêles et vinaigrés, la valse des *Cent Vierges* s'élançe dans l'ouragan.

Nous écoutons en silence, nous pensons à la terre dont nous éprouvons le regret; nous sommes peureux. L'un et l'autre nous avons déjà vu plus d'une tempête, mais celle-ci devient effrayante, et ce navire vermoulu, dont chaque organe pour ainsi dire a été plusieurs fois raccommo- dé par à peu près, comme il convient à tous les travaux auxquels les Espagnols consentent à mettre la main, ne nous offre aucune sécurité.

Et Fridolinus Nichtsmanu continue imperturbable :

O Paris, gai séjour
De plaisir et d'ivresse,
O ville enchanteresse,
A toi, mon seul amour!

— J'aimerais, dit lady Jaquet, dont les nerfs commencent à vibrer plus que de coutume, être à Paris, sur le boulevard, tranquille dans une loge au théâtre et écouter...

— Écouter quelque chose de meilleur que la serinette de Fridolinus.

— *Yes! I should like...*

On assure que l'homme, qui depuis longues années a perdu l'usage de sa langue maternelle, le retrouve souvent au moment de la mort. La mer enragée donnait à ma compagne une sorte de terreur mortelle, et, sans y songer, elle parlait anglais.

Le « Nouveau Joy », pareil à une ville folle, marchait en zigzag contre le vent, s'appliquant à éviter les écueils qui bordent la côte d'Europe comme celle d'Afrique. Quels craquements dans cet assemblage de planches et de ferrailles!

Le tonnerre s'était mis de la partie, des éclairs incessants nous aveuglaient, il pleuvait à verse; de l'arrière du navire, on ne pouvait distinguer l'avant; des lames furibondes de la couleur de l'acier balayaient tout sur le pont, et s'engouffraient même parfois dans la cheminée de la machine, qui hurle furieusement et forme une sorte d'unisson avec la clameur des êtres réels ou fantastiques qui sont à fond de cale, et dont reconnaître l'espèce est impossible. Cette clameur, qui depuis sept ou huit heures ne s'est pas arrêtée une seconde, est tantôt grave comme celle d'un

trombone phénoménal, tantôt aiguë comme la voix de mille petites filles en colère se plaignant à la fois.

Lady Jaquet est transformée en naïade, l'eau de mer d'une pureté de cristal coule de son bonnet de fourrures sur l'étoffe imperméable de son manteau; elle a froid; ses mains tremblent dans les miennes; moi, je suis toujours un gentleman, tout ce que l'on peut concevoir de plus élégant, mais je grelotte. Mon cœur physique est dans un état déplorable, et mon cœur passionnel..., son thermomètre, s'il en possède un, doit être descendu très au-dessous de zéro.

Fantaisie, pense le terrien qui s'est imprudemment risqué sur le royaume de Neptune — vieux style — fantaisie, tu n'es qu'un mot; l'estomac, l'estomac est le souverain qui gouverne le monde!

Les heures ont passé, l'ouragan est de plus en plus terrible, la nuit accourt sur les nuages qui s'écroulent les uns sur les autres; le « Nouveau Joie », sous l'influence d'un tangage inouï, se lève droit comme un cheval qui menace de faire panache.

Il faut entrer à l'intérieur; c'est l'ordre du capitaine Lopez. Lady Jaquet voudrait demeurer sur le pont. Soudain, on entend un bruit pareil à trois ou quatre coups de fouet précipités, une longue masse barre le ciel, nous rase presque le visage et disparaît à l'arrière. C'est une vergue du grand mât qui s'est détachée et, dans sa chute, a failli nous tuer tous les deux.

Ma compagne pousse un cri et se renverse dans mes bras, elle ferme les paupières, sa respiration halette et s'éteint : elle est évanouie.

Le devoir d'un gentleman est parfois malaisé.

Ce matin quelle félicité aurait été la mienne, si j'avais pu porter ainsi cette femme charmante!... Mais ce soir!... Ce n'est pas, je le suppose, sur le pont d'un navire enragé qu'Éros enleva Psyché:

Comment ai-je réussi à trainer lady Jaquet dans la cabine commune où gisaient entassés les autres passagers? Je ne le saurai jamais, j'étais anéanti.

Dans un coin, contre la paroi curviforme du navire, j'ai étendu l'Anglaise encore inanimée; de mon pardessus roulé, je lui ai

fait un oreiller. Cette caverne flottante est éclairé par la vague lueur d'un fanal de forme ronde qui ballotte au plafond. L'Allemand qui nous a rejoints est couché à plat-ventre, sa machine est silencieuse; une petite Gaditane répète avec cette voix andalouse qui sait prendre des accents de poignante angoisse : *Santa Maria, madre de Dios, rogad por nosotros!* Et, du fond de la cale, aux émanations méphitiques, monte sans interruption le hurlement des damnés inconnus. *El Nuevo Alegria* se cabrait d'une manière plus épouvantable que jamais, car le capitaine, n'osant aller plus loin, s'était mis en panne à l'abri relatif de l'ilot qui se trouve à la pointe de Tarifa.

J'ai divagué dans ma pensée pénible comme faite de morceaux prêts à se désunir auprès de cette femme d'une immobilité de momie.

Balancée sur ce vaisseau-fantôme, lady Jaquet, morte en apparence, s'abandonnait sans réserve, son âme s'était momentanément envolée. Cette absence fortuite n'avertissait-elle pas qu'il était permis de l'aimer ?

Je presse légèrement sa main moite; cette main a donné des étreintes de passion à un homme au moins. Pourquoi n'ai-je pas été cet homme-là? Après tout, qu'importe? Le jour existant n'a-t-il pas le pouvoir d'effacer les joies de la veille? La femme, au déclin enchanteur de son automne, n'est-elle pas cent fois meilleure à chérir qu'une fille à l'époque de son printemps très éclairé, mais tout uni comme un miroir innocent?

Lady Jaquet m'a témoigné tant de sympathie..., l'expression est trop faible; lorsque, sur le pont, son manteau lancé par le vent nous enfermaït tous deux chez nous, n'ai-je pas, à plus de dix reprises senti battre mon cœur ?

Où trouver une certitude? Serait-ce dans les yeux de ma compagne? Précisément, les voici qui viennent de s'ouvrir. Elle murmure très bas :

— O ami, cher ami, si nous devons mourir, je souhaite vous aimer dans l'inconnu lointain.

— Mais nous ne périrons pas !

— Oui, Guy, nous allons mourir, cela vaut mieux. Dans ce monde, on est trop balancé pour s'y plaire. La quiétude du ciel,



Ma compagne se renverse dans mes bras.

tout près de vous, sera préférable ; seulement, vous le promettez, vous serez attentivement immobile, vous ne remuerez en aucune façon..., en... aucune... façon.

— Non, lady Jaquet, je ne remuerai pas, je vous le jure.

Parlait-elle sérieusement ? Si je suis capable de le dire, je consens à l'aller conter à Rome ou à Bedlam. Les Anglaises — de longues pages seraient nécessaires pour analyser leur caractère — sont les femmes les plus déconcertantes qui existent.

Enfin, le jour parut, terne, fané par l'ouragan.

Sur un désir exprimé par lady Jaquet, rampant et enjambant de mon mieux les pauvres petites Gaditanes, j'atteignis la porte de notre réduit ; ce fut pour recevoir en plein visage une flaque d'eau énorme : passant par mon col de chemise, l'eau détestable fut vite parvenue jusqu'à mes bottines.

— Commandant, dis-je au capitaine Lopez, qui était attaché sur la passerelle, la dame demande à débarquer à Tarifa.

— Débarquer à Tarifa ! Que le diable emporte votre hérétique !

Retour dans la cabine : explications ; insistance de l'hérétique en question.

— Mais, observai-je à tout hasard, il faut rester, pour périr ensemble, afin de nous aimer ensuite dans l'inconnu lointain.

— Oh ! la nuit, je souhaitais mourir, mais c'est le jour à présent : si je me perdais parmi les vagues, cela ferait une horrible désespérance à Cécile.

Cécile ? Sa fille, sans doute. Le sentiment qui l'animait était trop sacré pour que je pusse hésiter ; ensuite, bien entendu, je n'avais aucunement l'intention d'aller à brève échéance dans l'inconnu lointain.

Nouvelle expédition jusqu'au pied de la passerelle ; nouvelle inondation, mais à présent cela m'était égal, je ne pouvais être mouillé davantage ; nouvelle prière au capitaine, qui se résout à faire hisser un signal.

— Seulement, déclare-t-il, cela vous coûtera cher, puis, je ne réponds de rien.

Là-bas, sur la rive rocailleuse, des gens s'agitent, ils ont vu

le signal, ils se consultent; plusieurs lèvent les bras comme pour dire que le danger est trop grand.

J'explique tout cela à lady Jaquet qui pleure, elle prononce toujours le nom de Cécile, et sa douleur me fait mal.

Enfin, quelques pêcheurs se décident; dix d'entre eux poussent à la mer une lourde embarcation, ils commencent à ramer avec énergie. Souvent entre les vagues, pareilles à des montagnes, ils s'engloutissent tout à fait, puis reparaisent comme s'ils allaient être lancés dans les nues. Pendant une heure et demie, il luttent de la sorte pour franchir une distance qu'en temps ordinaire on aurait parcourue en dix minutes.

Ils accostent; malgré les ballons de chanvre et de liège, c'est une bataille entre l'embarcation et *El Nuevo Alegria*. Lady Jaquet que j'ai apportée est enfouie dans un sac de toile de sangle, la grue à vapeur enlève ce sac au-dessus de nos têtes; la pauvre femme secouée par le vent est ballotée dans l'espace.

Trrrrr! un grincement de poulies mal graissées: le sac descend dans la barque; à l'aide d'une échelle de cordes, j'y arrive avant lui. Je le reçois ce sac précieux, je l'ouvre et en retire comme un pauvre paquet la plus adorable des femmes; j'ai de l'eau jusqu'à mi-jambes, mais je suis très fier, elle m'aimera, elle m'aime déjà, j'en suis convaincu, et c'est avec une énergie héroïque que je la maintiens debout sur un banc afin d'éviter autant que possible de laisser mouiller son corps charmant.

Nous nous éloignons.

— Au revoir! crie le capitaine Lopez, je serai à Gibraltar avant vous.

Ce vieux loup de mer avait une façon de railler qui véritablement dépassait la mesure.

Est ce que son « Nouveau Joie » vermoulu résisterait jamais jusqu'au bout à une tempête semblable?

Chercher à lui ôter ses illusions aurait été inhumain, je me bornai à le remercier en plaignant son sort, celui des passagers, et surtout celui des petites Gaditanes à robes de coton rose.

Ils peinent vaillamment les dix matelots, disant ensemble à intervalles réguliers: *Anda! Anda!* (Marche! Marche!)

C'est l'instant de la marée montante, nous ne mettons guère plus d'une heure à joindre cette terre impassible que l'on croirait pouvoir toucher du doigt, mais une heure dans de telles conditions est affreusement longue...

Enfin, nous arrivons : à quelques mètres de la terre ferme. car les galets de granit qui roulent avec un fracas de fusillade seraient dangereux pour notre barque, j'entre dans l'eau avec ma charge délicieuse, je porte lady Jaquet comme une mère porte son jeune enfant.

Bientôt, nous sommes hors de l'atteinte des flots. J'ai déposé mon amie sur une large touffe d'immortelles bleues. Je paye les bateliers ; ils demandent une somme élevée, ce n'est évidemment pas l'occasion de disputer, et ma compagne ne se mêle en aucune manière de ce détail prosaïque ; payer ne regarde que moi, je suis un gentleman.

Lorsque j'ai réglé et remercié ces braves gens, *my lady* est levée, son petit bonnet est en place convenable, ses cheveux sont à peu près rétablis régulièrement, son long manteau est soigneusement boutonné du haut jusqu'en bas, à son bras est passé le sac de cuir à plaque d'argent, et, le Ciel me pardonne ! — elle est en train de mettre des gants.

— *It is over!* C'est fini, dit-elle. Vous avez été très incliné envers moi pendant ces heures dernières ; un grand merci, monsieur Guy.

— Madame, je vous en prie...

Un peu décontenancé par cette correction subite, je laisse, sans savoir l'achever, une phrase de protestation et m'approche pour la soutenir.

— Vous êtes tant humide ! fait-elle en reculant.

Je ne puis m'empêcher de rire.

Nous commençons à gravir la côte au milieu d'une bande d'enfants à demi nus à la peau couleur d'orange qui me crient en andalou :

— Penny ! penny ! Monsieur l'Anglais !

Le britannisme de ma compagne qui éclate à tous les yeux est la cause de leur erreur. On me prend pour un sujet de Sa Très Gracieuse Majesté. Cet honneur, qui me coûte nombre de

pence, me touche profondément et déjà, bien que je sois brisé et « tant humide », une certaine chaleur me revient à l'âme.

Voici Tarifa, sur le point le plus méridional de l'Europe, entourée de murailles en ruines et de vingt-six tours envahies par les figuiers épineux et les palmiers nains : dans le haut, une forteresse arabe, « El Alcazaba », semble rappeler depuis des siècles sur l'autre côté du détroit ses fondateurs vaincus, et ce rappel sans espoir aucun, sans prévision réalisable dans l'histoire, a quelque chose de morne qui dérouté la pensée et la désolé. A quoi bon tous les efforts de la civilisation lorsque comme ceux-là ils ont abouti à l'inanité ? Au fait, à quoi bon toutes les tentatives de ce monde ? A rien, sauf peut-être à inspirer des réflexions mélancoliques à un voyageur enclin à la compassion comme tous les amoureux, et je suis amoureux. sur la mer, sur la terre ferme, et surtout dans les nuages.

Voici une *posada*.

— Bonjour, senora, nous voudrions déjeuner et surtout avoir du feu.

— Jésus ! nous n'avons rien du tout ! s'écria l'hôtesse.

C'est la réponse habituelle dans toute l'Espagne, dès que l'on s'aventure en dehors des grandes villes.

« Nous n'avons rien » ; cependant lady Jaquet et moi avons pu nous chauffer à une flambée de broussailles amoncelées dans un coin de l'écurie, et dont la fumée s'échappait par une fente de la toiture, et déjeuner avec du lard rance, des œufs durs qui renfermaient des petits poulets, et du chocolat à la cannelle servi dans des *jicaritas*, c'est-à-dire des tasses à peu près grosses comme des dés à coudre ; de l'aguardiente de Ojen qui donne à l'eau une teinte blanchâtre, ainsi que le ferait du plâtre en poudre, était notre boisson.

Peu importe un repas détestable. En Andalousie comme à la guerre, on mange ce que l'on trouve. C'était mon avis ; mais lady Jaquet, qui avait inutilement réclamé un bifeck et des pommes de terre, était d'une humeur massacramente.

— Je regrette pour vous, déclare-t-elle, que vous n'ayez pas été à découvrir un hôtel plus respectable.

— Je le regrette encore davantage, madame, mais la *posada*

del Angel est la seule de Tarifa. Au reste, ce soir, nous dînerons à votre guise à Gibraltar.

— Oui, à la fin !

Elle ouvrit le petit sac, enleva un paquet de lettres en murmurant : « Cécile », et dans une boîte, tout au fond, prit plusieurs pastilles de menthe poivrée qui parurent la réconcilier avec moi, car elle se prit à sourire, tandis que ses yeux m'enveloppaient d'une voluptueuse caresse. A ce moment, et fort de mon dévouement sans limites, durant la terrible nuit qui venait de s'écouler, je serais volontiers tombé à ses pieds, mais il fallait se tenir ; l'hôtesse et quelque *arrieros* de passage nous regardaient curieusement et sans beaucoup de sympathie à cause de notre qualité d'hérétiques, car, dans l'opinion des Andalous, tous les Anglais, y compris ceux qui comme moi ne sont pas Anglais du tout, appartiennent à Luther ou à Calvin et sont pour cela naturellement destinés aux flammes de l'enfer.

Vers dix heures, le vent s'était calmé, mais la mer au bas de la côte escarpée continuait sa danse furibonde. *El Nuevo Alegria* faisait peine et de ses flancs s'échappaient toujours les hurlements sauvages qui, depuis la veille, nous avaient intrigués et assourdis ; ces tourmentés invisibles devaient, eux aussi, être des hérétiques.

Cependant, partout dans la ville morte, quand le bruit des vagues se taisait un peu, on entendait chanter des caillies enfermées dans des cages suspendus à la porte de presque chaque maison, et le chant de cet oiseau favori des Espagnols annonce le beau temps.

Onze heures ; un faible rayon de soleil apparaît. Des tintements de grelots éclatent, puis, ce sont des cris :

— *Arre ! Arre !* la Capitana ! la Colegiana ! *Arre !* la Maja ! la Leona ! la Ladina ! la Cabroaa ! *Arre ! y viva la Virgen en los cielos ! ! ! . . .*

Nous nous précipitons : c'est le *correo* qui va de Cadix à Algeciras.

Le *correo*, vous allez traduire : la diligence, et aussitôt plusieurs descriptions de ce véhicule extraordinaire de vous revenir à la mémoire ; vous êtes dans l'erreur. Au point de vue de

l'agrément, il y a autant de différence entre le *correo* et la diligence qu'entre la diligence et un coupé-lit sur l'une des meilleures lignes de chemin de fer.

Au-dessous de deux roues très hautes est fixée directement et sans aucun ressort une caisse d'osier contenant deux banquettes en bois qui se font face ; par dessus est une sorte de couverture basse composée de roseaux. Il n'y a pas de coffre, point de siège, le *mayoral* est assis sur le rebord antérieur de la caisse d'osier. Comme ce rebord assez coupant le fatigue, il se laisse glisser jusque sous ses genoux, ainsi qu'un gymnasiarque qui va exécuter une cabriole en arrière sur un trapèze, et alors il se prélasse sur les jambes de ses compagnons de route. Six mules à la queue leu leu, ou, si on le préfère, en tandem, sont attelées avec de vieilles cordes à cet assemblage baroque. Il n'y a pas de guides, on conduit seulement du fouet et de la voix ; à travers des chemins ou plutôt des pistes incroyables où grouillent des cailloux pareils à des œufs d'autruche, on roule ainsi que le feraient une bande de démons atteints d'aliénation mentale.

Dans le *correo* il y a normalement place pour quatre voyageurs ; six y sont déjà installés. Lady Jaquet et moi devons faire les septième et huitième. La gracieuse insulaire est obligée de s'intercaler entre deux gitanos de Grenade, parfumés à l'ail, avec de longs cheveux sales ; habillés à l'ancienne mode de l'Andalousie, ils sont coiffés d'une casquette de soie noire comme les marchands de bestiaux de La Villette. Je me mets en face d'elle, également entre des gitanos.

Las ! combien dans cette position les genoux d'une femme sont durs et aussi sont écrasants ses pieds qu'elle a résolument placés sur les miens !

Ce n'est pas tout : le *correo* transporte aussi des colis ; quand il n'y a pas de place pour eux, on les installe sur les voyageurs. Je suis de la sorte chargé d'un paquet de fromages de la Manche, lady Jaquet est menacée d'un petit baril vide. Bien entendu, je le prends pour moi en plus des fromages ; elle me serre la main. Me voici mille fois récompensé de ma complaisance ; mais, en arrivant au terme du voyage, mes vêtements étaient constellés

de gouttes d'une huile d'olive nauséabonde que le baril avait contenue et qui s'étaient échappées par la bonde. Tant mieux ! Si je ne suis pas trompé par mon souvenir, un poète de l'antiquité n'a-t-il pas célébré ensemble et mêlé dans ses vers l'huile de l'Attique et l'amour de tous les pays ?

— *Arre ! Arre ! Anda ! Viva la Virgen !*

Tarifa a rapidement disparu : nous voilà dans le sentier bordé de chênes-liège, de nopals, de lentisques, de figuiers épineux, de palmiers nains et d'immortelles bleues, qui sert de route. Ce sentier tourne, cahote, monte et descend à la fois. Comment ? je ne saurais l'expliquer, mais le fait est incontestable.

Ce séjour sur la terre ferme m'avait ragaillardé ; le soleil avait reparu, les nuages s'étaient envolés en Afrique, au delà des montagnes dentelées que domine le mont Abyla, l'une des colonnes d'Hercule.

Au sortir d'un petit bois, nous nous trouvons surplombant sur une extrême pointe.

Si la Capitana, ou l'une de ses camarades, l'avait voulu, nous tombions à pic dans la mer.

Et cette mer redevenue unie comme une glace et d'un bleu foncé impeccable. Lady Jaquet et moi lui adressons un regard de regret.

Soudain un appel sonore nous fait tressaillir et nous apercevons majestueux ainsi qu'une princesse parcourant le grand salon de son palais le « Nouveau Joie » marchant à toute vapeur et laissant derrière lui un long sillage d'écume argentée.

Sur le pont, les soldats jouent de la guitare et les petites Gaditanes dansent un boléro en s'accompagnant de castagnettes.

Depuis la passerelle, le capitaine Lopez nous envoie un salut moqueur avec le sifflet de la machine ouvert à coups saccadés. Nous sommes à environ cent mètres de distance, et, à travers l'air d'une transparence inconnue dans les contrées du Nord, nous le voyons rire à gorge déployée.

— J'avais promis d'arriver à Gibraltar avant vous, crie-t-il.

— Je souhaite retourner avec *El Nuevo Alegria*, déclare lady Jaquet.

— C'est impossible.

— Ah! aussi, pourquoi avons-nous quitté ce navire? C'est à vous la faute.

— A moi?... Mais, madame, j'ai seulement obéi à vous, et à un nom que vous invoquiez avec ferveur, à celui de votre fille, je crois.

— Je suis une veuve, je n'ai aucun enfant et...

Elle rougit sans achever.

Cécile, pensai-je, est le nom de sa mère ou de sa sœur. Mais elle est veuve, c'est-à-dire libre. Est-ce que la rencontre fortuite que j'ai faite aurait pour résultat de me conduire jusqu'à l'autel? Et, si cette éventualité se réalisait, serais-je satisfait, après être parti du pied gauche, d'être obligé de marcher droit? Que sais-je?

Lady Jaquet a détourné la tête, elle suit sur l'horizon le navire qui s'éloigne. Quelques légères rides que je n'avais pas encore remarquées tremblotent à l'angle externe de ses paupières, et certaines sinuosités de son menton se montrent lassées; mais malgré tout, elle est belle; sur sa bouche entr'ouverte paraît voltiger un secret précieux que lui a enseigné la vie. Ce secret pour moi serait vivifiant, j'ai une soif ardente de le connaître. Cependant, en supposant qu'elle puisse s'abandonner à un caprice, ce secret, alors, voudrait-elle le faire parler?

Après un long soupir, lady Jaquet se retourne vers moi, mais, c'était facile à deviner, entre nous il y avait de la froideur; elle était convaincue que je l'avais contre son gré arrachée aux délices de la cabine du « Nouveau Joie ».

Les heures passent; je souffre tellement d'esprit et de corps que je suis pris de vertige; j'aimerais à dormir, enveloppant dans mon sommeil la femme idéale, que ma compagne n'est pas, mais dont elle a créé en moi l'image.

Comme le jour baissait, nous atteignons un sommet. *my lady* pousse un cri de bonheur, ses mains une fois de plus serrent les miennes; je sors de ma torpeur: en face de nous s'élève une montagne énorme, noire, pareille à Antée accroupi, absolument en dehors de l'harmonie générale du midi, de l'Espagne, affreuse, comme si au lieu d'être l'œuvre de la nature, elle avait été édifiée par l'homme à l'état sauvage.

C'est le rocher de Gibraltar qui s'élève abrupt de quatre cent trente-cinq mètres au-dessus des flots.

— *O dear ! dear !* fait l'Anglaise, en joignant le bout de ses doigts sur sa bouche.

Je me tais, mais ce rocher méchant m'agace, les gitanos qui n'ont point de patrie, bien qu'ils soient depuis des siècles campés dans les cavernes du Monte Sacro, à Grenade, entonnent une complainte dans leur langage incompréhensible (le *balbo*), et le *mayoral* lance une violente injure. Ce rocher met la rage dans l'âme des Espagnols, et ce sentiment à leur gloire est si profond que notre conducteur, un enfant du pays circonvoisin pourtant, est incapable de se contenir.

— *O dear ! dear !* continue à répéter ma compagne.

Cette passion pour une forteresse farouche, quoiqu'elle symbolise à merveille le genre de puissance de la Grande-Bretagne me paraît excessif de la part d'une femme, et je suis très en colère. Son étreinte s'adresse à Gibraltar, moi je ne suis là qu'un mannequin complaisant.

À la tombée de la nuit, nous sommes à Algeciras. Nous avons vu peu de chose de cette ville aux maisons blanches, dont l'aspect rappelle celui des monastères.

Sur la plage, nous quittons le *correo*. J'ai les membres en morceaux ; je chancelle, tout craque en dedans de moi-même, et lady Jaquet, étroitement suspendue à mon bras, n'est pas faite pour me rendre l'équilibre ni au moral, ni au physique.

Nous voici sur un bateau à vapeur, une sorte de bateau-omnibus. Il part ; la nuit est claire, nous contournons un îlot armé de cinq ou six vieux canons de fonte tournés vers le colossal rocher. C'est Lilliput qui menace Brobdingnag.

Trois quarts d'heure plus tard, nous étions en rade de Gibraltar.

Nous longeons un navire sombre ; c'est le « Nouveau Joie ». Les cris de damnés qui nous avaient tant fait souffrir se font de nouveau entendre mais cette fois, ils sont égrenés. Chaque cri commence au fond de la cale, monte à l'aide d'un palan jusqu'au pont, puis, à deux ou trois mètres au-dessus, enfermé dans un sac, le même qui a servi à débarquer lady Jaquet à

Tarifa, il tourne, descend dans un canot, devient plus aigu et enfin s'éteint.

Les damnés inconnus étaient vingt-cinq ou trente pores qui pendant la traversée avaient été affreusement martyrisés par le mal de mer.

Sur le pont, les passagers attendent leur tour : soldats espagnols allant à Ceuta, petites Gaditanes allant je ne sais où, bavardent avec animation ; sur la proue, Fridolinus fume sa longue pipe et tourne sa machine à musique :

O Paris, gai séjour
De plaisir et d'ivresse...

Par un ponton flottant, nous arrivons à la terre ferme. A l'extrémité du môle se tient un gigantesque officier de Highlanders : toquet à carreaux, plaid autour du corps, jupon court, jambes à demi nues, bas à bourrelets, souliers vernis à boucles d'argent.

Il avance, ma compagne se précipite :

— Jaquet !

O Cecil ! dear ! dear !

Cecil !... Cecil, c'est un homme et non pas une femme ! *Dear ! dear !* c'était Cecil et non pas le rocher !

Cecil, un homme et non pas une femme ? Evidemment, s'il s'était agi d'une personne de son sexe, elle aurait dit : *Cecily*. C'est son mélange continuuel de l'anglais avec le français qui a causé mon erreur.

Pauvre moi ! Combien j'aurais dû me souvenir de cet axiome :

« Pour une sujette de Sa Très Gracieuse Majesté Britannique, tout homme ayant des gants devient, dans certaines circonstances, quelque chose de pareil, sauf les apparences, à un portefaix. »

J'aurais voulu m'en aller, la laisser, elle, l'ingrate, avec son grand diable qui s'affuble d'un jupon et porte un nom de demoiselle ! Mais elle m'appelle ; en peu de mots elle a expliqué la situation à son compatriote. Il me tend la main :

— Merci, monsieur Guy, fait-il avec un sourire, pour votre *déménagement* de gentleman.

— Je vous présente, ajoute lady Jaquet, sir Cecil Longmore, lieutenant de Highlanders.

A mauvaise fortune, au moins par provision, l'on doit montrer bon visage, et je m'incline.



— Merci, monsieur Guy, fit-il.

Comme nous traversons la porte qui conduit à Water-Port-street, en vertu d'une autorisation spéciale de la police, car l'heure de la fermeture était passée depuis longtemps, je sens une main se poser sur mon épaule ; je me retourne, c'est Fridolinus Fichtsmann.

— Je vais avec vous, me dit-il ; présentez-moi à vos amis, je

pourrai peut-être leur vendre des vins d'Espagne ; notre maison de Hambourg en fabrique d'excellents qui ne sont pas chers.

Je regarde avec fureur cet animal d'Allemand et veux m'éloigner sans répondre.

Mais, juste à ce moment, une troupe de soldats débouche avec un énorme tapage d'instruments de musique de la caserne voisine. Tambours sans timbre, fifres, grosse caisse, cymbales et triangle sonnent *the rogue's march* (la marche du chenapan) qui tient souvent lieu de retraite dans l'armée anglaise.

Lorsque ce charivari a défilé, je cherche vainement lady Jaquet et sir Cecil.

Un commissionnaire me conduit au *Royal-Hotel*.

Je tombe de fatigue et aussi du désir de me venger ; seulement la vengeance est un mets qui se mange froid ; je vais immédiatement me coucher.

Le lendemain, vers dix heures, je suis réveillé par un soleil obscurci de ce brouillard que les Anglais, on le croirait, ont apporté dans leurs poches de leur pays natal jusqu'à Gibraltar.

Je vais à la fenêtre ; sur la rade, j'aperçois un paquebot blanc : c'est le *Kaisar-Hind*. Il part pour Southampton, m'apprend le valet de chambre, et il emporte lady Jaquet Kissnot et sir Cecil Longmore.

.....
Six semaines plus tard, de retour à Paris, j'ai appris par le *Morning Post* le mariage de celle pour laquelle je m'étais si sottement monté la tête, avec l'officier de Highlanders.

* * *

Guy ***, son récit achevé, gardait un silence mélancolique.

— Mon ami, dit l'un de ses auditeurs, lorsque le docteur Faust entend pour la première fois parler de Marguerite, il déclare que semblable conquête ne lui coûtera guère : « Vous parlez déjà presque comme un Français, » réplique Méphistophélès.

Cette remontrance servira de conclusion à cette histoire.

Olivier du Chastel.

La Ballade du Vagabond

Je suis Celui qui va par les chemins ;
Je suis Celui qui berce sa paresse
Sous le soleil riant des beaux matins ;
Celui qui prend la forêt pour hôtesse
Et qui s'endort sous la lente caresse
Du vent chantant dans les buissons en fleurs ;
Celui qui garde en ses yeux les splendeurs
Des grands pays entrevus au passage ;
Qui se sent plein de rêves enchanteurs,
Et va menant un éternel voyage.

Je suis Celui qui ne sait les chagrins,
Je suis Celui que nul souci n'opprime
Et dont l'écho répète les refrains.
Celui qui prend la route pour maîtresse
Et qui le soir écoute avec ivresse
Monter dans l'air de confuses rumeurs ;
Celui qui va se grisant des odeurs
Que le vent prend aux fleurs du pâturage,
Se rafraîchit dans les ruisseaux jaseurs
Et va menant un éternel voyage.

Je suis Celui qui rit des citadins ;
Je suis Celui qui s'avance sans cesse
Pour conquérir les horizons lointains ;
Celui qui va riant de la sagesse,
Et qui joyeux de sa forte jeunesse
Cambre le torse avec des airs vainqueurs ;
Celui pour qui battent toujours les cœurs.
Qui souvent prend un baiser au passage
Derrière lui laisse des yeux en pleurs
Et va menant un éternel voyage.

ENVOI

Donc je vous plains, bourgeois et laboureurs
Qui vous tuez à de rudes labeurs
Quand moi je suis libre comme un nuage,
Le Dieu du Ciel m'a comblé de faveurs :
Je vais menant un éternel voyage.

René Dion.

LE ROMAN AMÉRICAIN

D'aucuns ne veulent encore considérer la littérature américaine que comme une branche de la littérature anglaise : il y a là confusion. Peut-être certains auteurs américains continuent-ils, bien qu'involontairement, à la prolonger, et c'est là un point que nous tâcherons d'élucider, mais le fait que l'une et l'autre s'expriment dans la même langue en reste la cause principale. C'est, toutefois, une erreur qu'il convient de dissiper.

Les caractéristiques qui différencient les œuvres nées en Angleterre de celles qui voient le jour de l'autre côté de l'Atlantique, pour n'être pas très marquées déjà, n'en existent pas moins : elles ne sont encore qu'à l'état de nuances sans doute, assez difficiles à saisir ou à définir, mais qui chaque jour s'accroissent davantage. Un instant viendra, et il est proche, où tout rapport, en dehors de la langue, aura complètement cessé ; et même ne peut-on prévoir un temps, mais la date en est encore certes fort éloignée, où ce dernier rapport lui-même disparaîtrait ? Telle qu'elle est, la littérature américaine mérite déjà d'être signalée et étudiée à part, en tant que littérature américaine.

Les progrès des Etats-Unis, pendant cette seconde moitié du siècle, dans toutes les branches de l'activité commerciale et industrielle, ont été considérables, stupéfiants presque. De même, leur activité scientifique et littéraire. Des chiffres suffiront à le prouver : le nombre des volumes publiés en ces quelques dernières années s'élève, bon an, mal an, à près de 5.000, quelquefois plus. D'après le *Publishers' Weekly*, sorte de Moniteur hebdomadaire des éditeurs, il s'est en 1893 publié 5.154 volumes ;

en 1894, nous en trouvons 4.484 : 5.469 en 1895 ; en 1896 leur nombre atteint 5.703, mais en 1897 n'est plus que de 4.928. Il faut, dans ces chiffres, tout naturellement faire la part des éditions nouvelles des auteurs de notre vieille Europe, mais, sur ce dernier chiffre de 4.928 volumes publiés en 1897, nous trouvons 3.318 livres *américains*, et sur ce nombre il y a 358 romans. Depuis vingt-cinq ans, en effet, le roman a pris aux Etats-Unis une importance considérable : il peut donc ne pas être sans intérêt de rechercher les raisons de cet essor, et de déterminer l'état actuel et le caractère du roman américain.

I

La littérature des Etats-Unis, véritablement indépendante et nationale, ne date guère que de 1865, date à laquelle se termine la douloureuse guerre civile qui, du moins, cimentait définitivement l'union des différents Etats de la Confédération américaine. Avant cette date, la littérature y eut, cependant, des représentants dont la réputation fut légitimement grande et dont déjà beaucoup de noms nous sont familiers : j'ai dit ailleurs tout le bien qu'il fallait penser des œuvres curieuses et fortes laissées par les poètes américains, peintres vigoureux de la nature, dont les plus grands sont, en 1865, morts déjà ou à la veille de mourir ; mais, en dehors des quelques-uns dont l'œuvre est vraiment américaine, Greenleaf Whittier et Lowell parmi les poètes, Fenimore Cooper, Nathaniel Hawthorne et Mme Beecher Stowe, l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom*, parmi les prosateurs, les autres semblent donner raison à ceux qui estiment que nous ne trouverons dans l'étude des auteurs des Etats-Unis qu'un chapitre nouveau à ajouter à l'opulente littérature de l'Angleterre. Washington Irving lui-même, que les Américains revendiquent comme leur premier homme de lettres et que Thackeray appelait, au lendemain de sa mort survenue en 1859, « le premier ambassadeur que le Nouveau-Monde des Lettres ait envoyé à l'Ancien », n'a guère contribué à enrichir les lettres du Nouveau-Monde, il faut entendre par là la littérature purement américaine, que par quelques jolies nouvelles comme *Rip Van*

Winkle et la Légende du Vallon endormi. Aussi est-ce un tort, croyons-nous, que de faire remonter cette littérature à la publication, en 1809, d'*Une histoire de New-York, par Diedrich Knickerbocker*, pseudonyme de W. Irving : cette joyeuse et fine parodie des Annales de la Nouvelle Amsterdam, où les bourgeois hollandais, leurs mœurs, leurs coutumes sont spirituellement ridiculisés, pour être née sur le sol américain, n'en est pas moins directement anglaise, et c'est bien certainement comme d'une recrudescence inattendue de la vieille haine des Anglais pour leurs rivaux de longue date, les marchands hollandais, qu'en vint l'inspiration. Là, W. Irving était encore Anglais, malgré lui.

Pouvons-nous, d'ailleurs, à bon droit nous étonner du temps qu'il fallut aux Américains pour se ressaisir, au point de vue littéraire bien entendu, si nous songeons aux multiples obstacles contre lesquels il leur fallut lutter pour devenir la puissante nation qu'ils sont aujourd'hui ? Mise en regard de ces obstacles, l'œuvre littéraire dès maintenant réalisée ne laisse pas que de surprendre.

Ailleurs, nous voyons dès l'origine la poésie germer, et peu à peu sur cette pousse poindre et se développer les diverses branches de la littérature : aux Etats-Unis la civilisation matérielle précédera la civilisation intellectuelle. Les colons ou *settlers* qui franchissent l'Atlantique ont dès le début à faire face aux rudes réalités de la vie, et tandis que leur esprit est tout entier adonné à la lutte contre la nature d'abord, puis au gouvernement à établir, leur religion suffit à leur cœur, distraits qu'ils sont par l'esprit étroit du puritanisme d'un idéal autre que celui de la Bible. Quand vient la Révolution, et qu'enfin les liens qui les rattachent à la mère patrie sont brutalement tranchés, c'est une nation à fonder, et ils n'ont point de temps à consacrer à des travaux qu'une sévère éducation les habitua à regarder comme frivoles. Il faut attendre que le bien-être et les loisirs amènent la culture et le raffinement.

Il était encore un autre écueil et non des mondres. Les riches colons, puis les riches Américains font élever leurs fils en Angleterre : les goûts, les idées des ancêtres anglais sont ainsi

maintenus avec toute leur force, toute leur puissance et naturellement l'Amérique, pour sa culture, s'adresse au Vieux-Monde. Les éditeurs n'offrent à leurs lecteurs que des ouvrages d'importation et tout talent original est d'avance condamné à rester ignoré. L'indépendance absolue que réclamait Treat-Paine n'est pas conquise encore ; les Américains restent du moins sous le joug intellectuel. Dès 1812, la politique des Etats-Unis cesse, sans doute, de dépendre de la politique européenne et les élections se font sur des questions de politique domestique, mais la littérature est toujours entravée, au point que Fenimore Cooper, pour faire accepter son premier volume, le présente au public comme venant d'Angleterre (1). Il est aisé de comprendre, dès lors, que l'inconsciente hérédité qui dictait à W. Irving son *Histoire de New-York*, n'ait pas été une manifestation isolée, et qu'au contraire, on ne doive à cette date trouver le goût de terroir que dans un nombre d'œuvres restreint et à l'état d'exception. Tout, cependant, changera dès que les Américains nés en Amérique y feront leur éducation. Le goût se transformera, se modifiera peu à peu. Mais, d'expression nouvelle, l'imagination n'en aura point tant que le peuple n'aura pas pris l'habitude de la paix et ne sera pas encore complètement assuré de sa nationalité. C'est miracle, d'ailleurs, que de deux cents ans de luttes dans un pays inculte, sous un climat terrible, aux prises avec une théologie farouche, avec une guerre désespérée contre la mère-patrie, le développement d'une ploutocratie effrayante et d'une effrayante politique, événements peu propices aux lettres et à l'alimentation de l'imagination, il soit, d'un sol si stérile, sorti des fleurs aussi exquises que l'*Ode à Hélène* ou la *Scarlet Letter*, cette si curieuse et vigoureuse reconstitution par Nathaniel Hawthorne de la vie des Puritains dans la Nouvelle-Angleterre.

Il peut ne pas être inutile, en passant, de rendre hommage aux poètes dont le rôle comme éducateurs intellectuels a été immense (2) ; ils ont à leur heure accompli une tâche ingrate.

(1) Henri Cabot Lodge : *Studies in History*.

(2) Il est juste de signaler la place importante qu'à ce point de vue Longfellow, le moins Américain d'entre eux peut-être, et Emerson occupent dans la littérature américaine.

Ils sont venus empêcher leurs concitoyens, avides de conquérir pour tous une nationalité, et de réaliser chacun pour soi les conditions du bien-être, d'oublier que l'homme est capable de jouissances intellectuelles. C'est grâce à eux qu'il fut donné à d'autres d'écrire et d'être compris. Le terrain est donc admirablement préparé quand, la nationalité une fois conquise et l'unité faite, le bien-être acquis, le goût développé, ce peuple nouveau va être pris d'une curiosité nouvelle, la soif de se connaître. Il veut, maintenant, qu'on l'entretienne de lui-même. De là, aux Etats-Unis, la vogue actuelle du roman. Le roman, en effet, par son extrême souplesse, l'absence de règles, la multiplicité et l'incertitude de ses traditions, susceptible, par conséquent, de recevoir toutes les formes, d'hospitaliser toutes les pensées, était tout désigné pour répondre à ce désir. Il a donc rapidement pris la première place.

II

Depuis trente ans, depuis que le pays a vraiment commencé à se sentir vivre, le roman américain est franchement *naturaliste*. Sous l'influence anglaise, le classicisme d'abord, le romanisme ensuite, ont eu leur ère de prospérité : l'un et l'autre ont fait leur temps, et, à l'heure actuelle, le roman marque une indiscutable préférence pour la peinture de la vie laborieuse et tumultueuse; ce que l'on y trouvera surtout, ce sont de fortes peintures de la vie populaire et de l'effort journalier contre la misère. Les grands prédécesseurs, d'ailleurs, tel Hawthorne, lui avaient tracé sa voie : l'écrivain qui fut véritablement en date le premier romancier américain, Charles Brockden Brown, mort trop jeune pour avoir pris dans la littérature la place qui devait être la sienne, est resté célèbre pour le tableau d'un terrifiant réalisme qu'il trace, dans *Arthur Mervyn*, de l'épidémie de fièvre jaune qui dévasta Philadelphie, en 1793. D'autre part, le livre dont le succès fut le plus considérable, est certes l'émouvant récit que nous donna de la vie des esclaves nègres Mme Beecher Stowe. L'influence anglaise n'a donc fait que retarder, en dehors de ces grandes manifestations isolées, l'éclo-

sion de ce goût qui porte les romanciers à chercher leurs sujets autour d'eux. Mais ce sont surtout les types populaires qui aujourd'hui vivent et agissent dans le plus grand nombre des romans et des nouvelles, et récemment Édouard Townsend remportait un grand succès avec ce *Chinnie Fadden* qui nous fait connaître, avec leur dialecte particulier, les petits crieurs de journaux et les petits « cireurs » de New-York.

Peut-être conviendrait-il d'ouvrir ici une parenthèse et de regretter l'importance que semblent vouloir donner certains auteurs à une notation exacte du langage de leurs héros. Croient-ils faire œuvre plus originale et plus *américaine* en nous initiant au jargon des populations qu'ils nous font connaître? C'est plutôt avouons-le, un travers regrettable, et quand par exemple, Ch. Egbert Craddock (pseudonyme cachant, croyons-nous, une femme), dans le *Juggler* et Miss Sarah Barnwell Elliott, dans *Durket Sperret*, nous présentent avec un réel sens de l'observation où perce une incontestable sincérité, une peinture assez largement brossée de la vie des montagnards du Tennessee, ces écrivains ajoutent-ils à la sensation de vie ou à l'intérêt qu'éprouve le lecteur à errer parmi cette population que la civilisation paraît n'avoir effleurée qu'à peine, parce que tous leurs dialogues seront rédigés dans le dialecte bizarre et parfois incompréhensible qui leur est particulier? Ce souci exagéré de la couleur locale est un des principaux défauts des romans contemporains et Mme Édouard Townsend n'y échappe pas dans *Chinnie Fadden*.

Constatons aussi la tendance, qu'ont encore trop d'auteurs, à aller chercher leur inspiration en dehors de chez eux. Nous ne voulons pas ici parler de certains humoristes qui, voyageant dans notre vieux monde, ont tenu comme Mark Twain à donner à leurs compatriotes un récit fidèle de leurs impressions, parfois peu respectueuses, mais narrées, du moins, avec une verve et un esprit de bon aloi, où se retrouve l'« humour » particulier aux Américains, et qui se distinguera de l'« humour » anglais par une certaine retenue, une certaine délicatesse, le rapprochant de notre propre gaieté française. L'auteur de *A tramp abroad* est certes Américain, il l'est entièrement, de la tête aux

pieds, et les Anglais, dont il a follement dilaté la rate, n'ont jamais, que je sache, tenté de le revendiquer comme un des leurs. En revanche, n'est-il pas regrettable que des auteurs comme M. R. Chambers ou Mrs Burnett aient cru devoir consacrer leur activité à des sujets tels que la guerre franco-prussienne ou à la reconstitution de telle ou telle période lointaine de l'Angleterre : ce sont des livres comme *Lorraine* et surtout comme *His Grace of Osmonde* de Mrs Burnett qui contribuent à perpétuer la confusion dont nous parlions au début de cette étude. L'Amérique est vaste et assez de sujets sollicitent les Américains chez eux. Mark Twain lui-même, faisant excursion dans le domaine historique, emprunte son sujet à l'Europe ; il est vrai que, par ironie, sans doute, et pour nous dérouter une fois encore, il choisit celui qui semblait le moins propre à l'attirer : Jeanne d'Arc.

Le passé tient une place trop considérable dans cette littérature. Nous ne voulons pas ici faire la critique du roman historique ; mais le Walter Scott américain est encore à naître, en dépit du très curieux et très intéressant effort récemment réalisé par le *Hugh Wynn* du Dr Weir Mitchell qui, en quelques mois, a atteint son trentième mille. Elle serait longue à dresser la liste des romans historiques ou des reconstitutions du passé, trop longue en dépit de l'intérêt très réel que présentent *The Rock of the Lion* de Mme Molly Elliott Seawell et *Hero in Homespun*, où M. W. E. Barton nous narre un épisode de la guerre civile dans le Tennessee, le *Lin McLean*, fort intéressant volume de M. Owen Wister, qui sauvera de l'oubli le « cowboy » des prairies, et *The Old Santa Fe Trail* du colonel H. Inman, récit émouvant encadré dans les paysages du sud-ouest avant qu'ils fussent traversés par le chemin de fer du Pacifique, et qu'a, s'il vous plaît, honoré d'une préface le célèbre Buffalo-Bill. Mieux valent du moins ces livres où est évoquée l'Amérique du passé, où sont conservés, adroitement mêlés à la fiction, de glorieux épisodes des guerres américaines ou de la vie d'autrefois, que ces ouvrages où sont mis en scène de fictifs personnages empruntés à l'Europe. Avec ou sans préface de Buffalo-Bill, mieux vaut *The Old Santa Fe Trail* que la *Lorraine* de

M. Chambers. Mais quand on songe que la société américaine d'aujourd'hui présenterait tant de sujets d'études curieux et intéressants, n'est-il pas à propos de regretter la trop grande complaisance avec laquelle leurs romanciers s'étendent sur la période de la Révolution et célèbrent l'avènement et les bienfaits de la liberté? C'est encore là un dada qui n'a plus raison d'être.

III

Ceci dit, on est naturellement amené à se demander si le roman américain a réalisé sa tâche, s'il a répondu à ce que le public attendait de lui. Nous ne le croyons pas et qui d'entre nous, à la veille de franchir l'Atlantique, s'adresserait aux romanciers américains pour se faire une idée de la société au milieu de laquelle il va se trouver, risquerait fort d'en être pour ses peines. Jusqu'ici la société américaine n'a que peu sollicité l'attention des romanciers. M. Howells n'aborde ce sujet qu'incidemment. M. Henry James étudie la société de New-York au point de vue historique dans *Washington-Square* et d'une façon plus moderne, sans doute, dans certains passages des *Bostonians*, mais ces tableaux sont sans grande consistance. De plus, comme M. Marion Crawford, M. Henry James vit surtout en dehors de l'Amérique et pourrait peut-être ne pas être tenu pour Américain au sens strict du mot : il en est de même de MM. G. W. Curtis et Rudyard Kipling dont les contes hindous ont eu en Angleterre un si gros succès. Les seuls qui aient franchement abordé la société américaine sont M. Brander Matthews dans *His Father's Son* et plus récemment M. Harry Harland. Notons encore M. Henry R. Fuller qui a donné de vivantes peintures de la vie à Chicago, qu'en dépit des prétentions de l'auteur, il faut, au contraire, renoncer à trouver dans le *Gospel of Freedom* de M. Herrick. Il conviendrait pourtant de ne pas oublier d'intéressantes contributions telles que *Celebrity* de M. Winton Churchill, *Federal Judge* de M. Lush, *His Fortunate Grace*, agréable satire d'une mère de famille arrachant à son mari son consentement au mariage de leur fille avec un duc anglais ruiné, et *American wives and English husbands* de Mme Gertrude

Atherton où l'auteur s'efforce de faire ressortir certains côtés du caractère de la femme américaine en la transportant dans un milieu anglais. *The story of a play* de M. W. D. Howells ne lève qu'un coin du voile de la vie de l'homme de lettres; de même M. Stephen Crane et Edouard Harrigan ne nous font connaître que certains types, le plus généralement populaires. En réalité, on trouve plus de descriptions que de psychologie dans le roman américain actuel et les personnages qui s'y meuvent sont peu vivants, tout en surface et en silhouettes; du moins celles-ci sont-elles d'une précision pittoresque qui charme. Les tableaux d'ensemble sont souvent réussis.

Récemment, dans un fort intéressant article adressé à *Literature*, revue qu'à Londres édite le *Times*, M. Henry James déplorait qu'on ne s'attachât pas davantage à la peinture de caractère et signalait à ses compatriotes comme un curieux sujet d'étude le type essentiellement américain du *business-man*, c'est-à-dire du brasseur d'affaires dont il traçait la silhouette à grands traits, « héros obscur quoique parfois d'une grandeur épique tout couronné par les blessures du marché et les dangers du champ de bataille, précipité dans l'action et la fièvre par l'immensité et la complexité de la lutte générale, lutte d'une férocité sans bornes, — poussé surtout par ces légitimes et implacables êtres de l'autre sexe, filles et femme, qui flottent, qui s'agitent à la surface et chevauchent sur les lames, son trait d'union avec la civilisation, ses mandataires et représentants sociaux, tandis que lui, comme le scaphandrier à la recherche des trésors engloutis, balète dans l'abîme et respire au moyen d'un ventilateur. » Oui, certes, le sujet ne manque pas de puissance, et l'ébauche ici tracée serait digne de tenter un homme de talent. Mais M. H. James est romancier: que ne s'impose-t-il pas à lui-même cette tâche puisque, ainsi qu'il l'ajoute, « le sujet reste en disponibilité »? Je sais bien que plus loin il avoue qu'il y a là une réelle difficulté à surmonter, que ce monde des affaires n'est point aisé à analyser pour un profane, et que ceux qui le connaissent le mieux ne sont précisément pas ceux qui le pourraient peindre. Soit, mais il est bien d'autres sujets encore, moins ardu, qui attendent un interprète, le monde politique, par exemple, car

on ne peut considérer comme une étude bien sérieuse de celui-ci, *Democracy*, qui eut, il y a quelques années, une certaine vogue. La vérité, c'est qu'en Amérique, les psychologues à cette heure font défaut. Elle n'a pas encore eu son Walter Scott, disions-nous; elle n'a pas davantage trouvé un Thackeray ou une George Elliott.

IV

Où donc réside actuellement l'intérêt du roman américain?

C'est surtout dans ses manifestations où il évoque certains types particuliers à certaines régions et où il les campe dans leur milieu, dans leur cadre, le plus souvent curieux et pittoresque. Ici on le peut admirer sans réserves, et même ces œuvres seront d'autant plus intéressantes que la limite du champ d'observation sera plus restreinte, qu'elles seront plus locales.

Toutes les régions de la vaste Amérique ont eu leurs peintres ou romanciers; il s'en est levé au nord, à l'est, au sud, à l'ouest et jusque dans le Far-West. La Californie a donné Bret Harte, Mark Twain et Ch. Warren Stoddard; Mme Stoddard, Miss E. Phelps, Miss Sarah Jewett et surtout Miss Wilkins nous ont brossé des tableaux achevés de la vie rurale dans la Nouvelle-Angleterre; c'est au milieu des montagnes et des mines du Far-West que se déroulent les récits de Mme Mary Hallock-Foote; la Prairie est immortalisée par Owen Wister; le Tennessee a pour peintre M. Craddock, et le Kentucky, M. James Allen Lane et John Fox, dont les *Kentuckians*, contes publiés cette année même, sont un curieux et remarquable tableau de deux civilisations ou plutôt d'une civilisation et d'un état presque sauvage; le Wisconsin est représenté par Hamlin Garland, qui certes n'est pas l'un des moindres de ces écrivains; le Sud et la Louisiane par Joel Chandler Harris, Th. Nelson-Page et G. W. Cable dont les contes créoles eurent un retentissant succès; enfin, la côte elle-même a été en de délicates marines peinte avec grand soin dans *Miss Belladonna* par Miss Ticknor. Sans doute ici encore la psychologie est courte et ne dépasse guère les sentiments les plus communs de la vie familière, mais les types sont pris sur

le vif, supérieurement dessinés, et le cadre pittoresque est brossé avec une largeur qui n'exclut pas la précision et une curieuse préoccupation du détail.

Pouvons-nous, d'ailleurs, à bon droit nous étonner de ce que les romanciers ne réfléchissent *r* dans leurs œuvres l'intérêt *humain* de la vie nationale, les larges aspects du caractère *américain* à l'heure actuelle encore nécessairement difficile à saisir, et de ce qu'ils ne nous offrent que des sections de cette vie? Ce caractère lui-même est-il déjà suffisamment *m* après une si récente unité politique? Le sera-t-il même jamais?

« A cause de ses dimensions et de l'hétérogénéité de ses éléments, dit Herbert Spencer, la nation américaine sera longue à évoluer jusqu'à sa forme ultime, mais sa forme ultime sera grande... D'après les lois biologiques on doit déduire que le mélange éventuel des variétés alliées de la race aryenne composant la population des Etats-Unis produira un type d'homme plus beau que celui qui a jusqu'ici existé. » En dépit de cet optimisme et de celui du poète Walt Whitman, le plus éclatant représentant de la poésie lyrique aux États-Unis, affirmant avec une hablerie toute patriotique la perfection future de la démocratie américaine et, par elle, le salut du monde, n'est-on pas en droit de se demander si, quand bien même les éléments disparates formant la population de ces États seraient fusionnés au point d'avoir formé déjà le type prédit par H. Spencer, ce type, tant est grande l'étendue que les États-Unis englobent sous un même drapeau, ne se modifierait pas suivant la région pour n'offrir une seconde fois que des types locaux? Dès lors, si on admet que la littérature des Etats-Unis ne doit et ne peut jamais être qu'une expression régionale, n'aurions-nous pas mauvaise grâce à reprocher à ces romanciers de n'être que les représentants d'une région, c'est-à-dire d'un Etat ou d'un groupe d'Etats?

Il est une autre raison encore qui n'est point non plus sans valeur. L'habitant des Etats-Unis tient avant tout à son individualité; quoique membre d'une confédération, il est avant tout citoyen de son Etat, et de là il nous faut conclure à une originalité que seul leur individualisme peut leur assurer.

C'est à cela aussi qu'il faut attribuer la décentralisation litté-

raire qui existe aux États-Unis. Il n'est point là de centre littéraire unique tel que Paris, Londres ou Saint-Petersbourg. Les États-Unis ont eu cependant à trois reprises un centre littéraire : à Philadelphie d'abord, depuis le moment où Franklin y établit sa résidence jusqu'à la mort de Ch. Brockden Brown, le premier en date des romanciers américains ; New-York ensuite à l'époque d'Edgar Poe, de W. Irving, de Willis Bryant ; enfin Boston, qui fut pendant une quarantaine d'années illustrée par Longfellow, Lowell, Greenleaf Whittier, Hawthorne, Emerson, le docteur Holmes, Prescott et Parkman. Ainsi nous voyons le centre littéraire se déplacer et passer tour à tour de Philadelphie à New-York et de New-York à Boston. Ce sont encore aujourd'hui des centres importants ; même New-York et Boston tiennent toujours la tête, sans toutefois étendre leur influence au-delà de leurs limites ; mais d'autres sont nés et de la Californie vint le premier signal de cet accord ou de cette discorde littéraire. San Francisco en effet avec Bret Harte, Mark Twain et Warren Stoddard a pris une place considérable dans le monde des lettres. Il en est de même de Chicago avec H. B. Fuller, Hamlin Garland, Mrs Catherwood et Herrick. Actuellement chaque région possède le sien et a ses représentants. En somme la littérature est aux États-Unis décentralisée, parce que l'administration l'est, parce que la vie elle-même l'est.

Dans un interview de M. Howells que le *Sun* de New-York publiait il y a quelques mois, le romancier, après avoir constaté les grands progrès du roman réaliste et déploré cependant la survivance de certaines œuvres romantiques dont il attribuait le succès de mauvais alois aux masses ignorantes et aux critiques, « les critiques, disait-il, — et la boutade vaut d'être citée, — sont les masses ignorantes ayant le don de la parole et de l'articulation », émettait l'idée que les États du centre-ouest, l'Indiana, l'Ohio, l'Illinois, l'Iowa, devaient faire souche de romanciers puissants. « Les habitants de ces États, disait-il, sans être de grossiers pionniers, n'ont pas été influencés par l'Europe au même titre que nous autres orientaux américains. » La population de cette région pourrait donc, suivant lui, présenter les traits principaux du caractère national dans une condition

normale. Cette pensée de M. Howells s'explique par le fait que, dans les régions de l'est, il y a à la fois et constamment immigration et émigration, tandis qu'au contraire des États comme l'Ohio, où depuis le commencement il y a accroissement continu de population, gardent ce qu'ils absorbent. Mais si cette idée de M. Howells se réalise, et elle doit se réaliser, il n'y aura là, pensons-nous, qu'un nouveau centre littéraire ayant lui aussi son originalité propre, sans qu'un pas ait été fait vers la centralisation.

Aussi reste-t-on surpris que dans l'esprit de certains ait pu germer un projet de création d'une académie américaine sur le modèle de notre Académie Française. Ce fut cependant l'un des principaux sujets que dans leurs séances discutèrent bravement les membres de la *Comparative Literature Society*, réunis à New-York. Hâtons-nous d'ajouter que le rapporteur, M. Ch. Dudley Warner, concluait à l'impossibilité de grouper un corps d'hommes dont la sentence sur toutes questions relevant de la littérature serait acceptée comme définitive, mais il ajoutait « qu'il serait désirable de réunir par intervalles les meilleurs écrivains des divers centres littéraires et de provoquer entre eux un échange d'idées ». L'on n'a abouti qu'à la création à Carnegie-Hall, à New-York, d'une série de conférences littéraires, ce qui est bien, et la création de l'académie est remise aux calendes grecques, ce qui est mieux. Bref, les éditeurs continueront à être seuls juges des manuscrits et l'affectation des prix, c'est-à-dire la réputation et la fortune, restera l'apanage des lecteurs.

V

Il est un genre particulièrement en vogue aux États-Unis et qui mérite d'être considéré à part, c'est la *nouvelle*. En France où pourtant Prosper Mérimée, puis Alphonse Daudet et Guy de Maupassant l'ont particulièrement illustrée et réussirent à lui valoir une apparente popularité, la nouvelle n'est guère en faveur. N'est-il pas possible de trouver dans les causes mêmes de sa défaveur en France les raisons de l'accueil fait à la nouvelle de l'autre côté de l'Atlantique? En France l'on recherche

surtout les études de caractères ou de tempéraments fouillées savamment ; qu'il relève de la psychologie pure ou même qu'à la psychologie soit substituée la pathologie, l'on veut, — à tort ou à raison, ce n'est pas ici le lieu de discuter la question, — du « document ». Les romanciers américains, chez qui la psychologie est précisément le point faible, n'ont pas habitué leur public à ces exigences ; il a dès lors pu mieux accepter et goûter la nouvelle qui, de son côté, séduisait davantage les auteurs, parce qu'elle dispense de longues analyses. Ici, les types une fois posés et l'action initiale établie, tout se déduit, s'enchaîne, se précipite et c'est dans et par l'action seulement que se dessinent les caractères. Aussi les conteurs américains ont-ils trouvé là un champ d'exploitation où ils ont merveilleusement réussi : idylles fraîches et gracieuses, scènes vulgaires d'une intensité pittoresque, légendes fantastiques, aventures singulières que peut à la rigueur expliquer un concours de circonstances naturelles, mais qui causent une sorte de saisissement, d'émotion dont le lecteur ne peut pas plus se défendre que si devant ses yeux se dressait quelque apparition. Les légendes fantastiques, et les aventures singulières surtout les attirent : n'est-ce pas une des formes de « l'humour » de conter d'une voix douce et sans accent les pires atrocités ? W. Irving et Edgar Poe ont eu nombre de successeurs qui se plaisent à déconcerter les intelligences et à troubler les nerfs par des récits étranges au point qu'on se demande si on n'a pas affaire à un mystificateur. Au premier rang de ces mystificateurs, il faut certes placer Thomas Bailey Aldrich dont *Majorie Daw* eût suffi à assurer la célébrité.

Les plus fameuses de ces nouvelles sont peut-être *The luck of Roaring Camp* et *The outcasts of Poker Flat* de Bret Harte, que l'esprit d'aventure entraînait loin de New-York jusque dans la région des Montagnes Rocheuses avant qu'y eussent pénétré l'ordre et la civilisation et qui a tracé de curieux tableaux de cette région des mines et des mœurs des mineurs à la recherche de l'or. On a voulu voir en Bret Harte un chef d'école. Il y aura difficilement chef d'école où il n'est point de centralisation, et le choix de la nouvelle par les écrivains n'est point tant venu

du succès remporté par les premiers récits de Bret Harte que des avantages que le genre lui-même présentait à leur talent tout objectif. Les rivaux du moins furent légion et parmi ceux-ci il est encore des noms à retenir. George W. Cable dans ses *Old Creole days* nous entraîne à sa suite dans les forêts et les marais de la Louisiane et nous fait connaître les créoles maniérés et les nègres au patois bizarre. *The Lady or the Tiger? The Casting away of Mrs Lecks and Mrs Aleshine, The Squirrel Inn* ont assuré la renommée de Franck R. ton. Nous avons signalé déjà les *Kentuckians* de John Fox; il ne faut pas non plus oublier Q. P. Lathrop, J. Stimson, Miss Wilkins et, parmi les auteurs de nouvelles plus particulièrement déconcertantes ou émouvantes, signalons encore MM. Bierce et W. C. Morrow.

Un dernier nom s'impose, celui de M. Samuel L. Clemens, plus connu en Europe sous le pseudonyme de Mark Twain. Les Américains goûtent particulièrement la raillerie : tous leurs journaux réservent une colonne aux sujets plaisants et le nombre des périodiques amusants et satiriques, tels que le *Puck*, le *Judge* et le *Life*, est considérable. Assez naturellement, les noms des écrivains drôlatiques sont oubliés aussi vite qu'ils deviennent populaires, le souvenir de leurs plaisanteries n'ayant guère plus de durée que les actualités qui les leur inspirèrent. On se souvient encore cependant des boutades d'Artemus Ward, mais ce fut un conférencier plutôt qu'un écrivain. Mark Twain s'est acquis une réputation aujourd'hui universelle, beaucoup de ses ouvrages ayant été traduits dans toutes les langues, non seulement en répandant sa verve et ses drôleries dans des livres où il a su donner à ses idées comiques une délicieuse forme littéraire, mais parce qu'il a créé des types. C'est grâce à cela que cet ironiste, tour à tour ouvrier typographe, pilote sur le Mississipi, journaliste, imprimeur et romancier, devra de prendre un rang durable dans la littérature de son pays. Il est l'héritier direct de Lowell et reste certes à l'heure actuelle le plus original, le plus Américain des écrivains, ses contemporains. *Tom Sawyer* et *Huck Finn*, ses deux plus célèbres créations sont deux types vraiment nés sur le sol américain et qui

n'eussent pu naître ailleurs. Comme relevant du même procédé littéraire, il ne faudrait pas oublier de mentionner la *Mrs Parlington* de Benjamin P. Shillaber et les *Sayings of Josh Billings* de M. H. W. Shaw.

VI

Dans les limites d'un article, on ne pouvait guère prétendre à une étude approfondie de tous les romanciers américains; pour ce faire, et c'est tout à l'éloge du développement qu'a pris aux Etats-Unis cette forme littéraire, il faudrait presque les proportions d'un volume. Nous n'avons donc eu d'autre prétention que de résumer à grands traits la situation actuelle du roman et de déterminer, en même temps que les raisons de son extension, quelques-uns de ses caractères, tout en signalant à la curiosité du lecteur les noms d'un certain nombre de ses représentants et les titres de quelques-unes de leurs œuvres. Ceci fait, sans vouloir remplir le rôle toujours difficile de prophète, n'est-on pas cependant amené à se demander quel est maintenant l'avenir du roman américain? La question n'est point aisée: toutefois n'est-il point possible de prévoir que de plus en plus le public se désintéressera d'abord de ces volumes nécessairement insipides que lui rapportera du vieux monde la curieuse et incompréhensible *émigration* de l'imagination de certains auteurs et qu'ensuite, en même temps qu'il se lassera de ces vaines évocations de l'avenir qu'en ses romans utopistes M. Edward Bellamy (1), grand prêtre des nationalistes, lui présente sous de si chimériques couleurs, il demandera autre chose que ces trop nombreuses reconstructions du passé. Il exigera enfin de ses écrivains des études de lui-même, études cette fois moins superficielles, ne se contentant plus de se voir vivre, marcher, agir, mais voulant qu'en plus de ses actes, on lui en montre les mobiles secrets. MM. Brander Matthews, Harry Harland et Henry R. Fuller marquent déjà un réel progrès en ce sens. Il voudra en un mot que le romancier non seulement étudie les diffé-

(1) *Looking Backwards; Equality.*

rentes classes de la société américaine en leurs différentes régions et les fasse vivre dans ses livres, mais encore qu'il lui révèle l'état d'âme et la pensée des classes de cette société. Ce jour-là, il peut ne pas être téméraire de l'affirmer, un théâtre américain sera à la veille de naître. Au roman succéderait donc vraisemblablement une période dramatique intéressante; notre comédie française au XVIII^e siècle n'a-t-elle pas été poussée de plus en plus vers l'observation des mœurs bourgeoises par l'influence du roman anglais? Ne faut-il pas en voir un signe précurseur dans la tentative faite pour mettre à la scène *The Gilded Age*? Le seul choix de cette œuvre semble nous donner raison. Quel est en effet le principal personnage sinon Mulberry Sellers, c'est-à-dire un type dessiné par le plus essentiellement américain de leurs romanciers, nous avons nommé Mark Twain?

George Elwall.



ÉVENTAIL

A C. Amidieu.

Celle que j'aimerai aura la grâce exquise
Des femmes de Watteau, bergères et marquises.
Elle sera leur sœur avec plus de bonté.

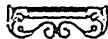
Ses cheveux blonds seront poudrés de poudre pâle
Comme le clair de lune au bord du ciel d'opale,
Quand sa neige nacrée blanchit les soirs d'été.

Un éventail léger voltige en sa main frêle.
Oui, sa main effilée fait trembler comme une aile
L'éventail où Lancret mit une idylle rose.

Mais ses yeux où s'éloigne un air de songerie
Semblent indifférents à cette bergerie :
Une tendresse ainsi qu'une rosée s'y pose;

Et, subtil un sourire ombrant ses lèvres closes,
Relève d'ironie sa bouche de velours.
Pourtant j'y vois errer la douceur de l'amour.

Albert Fleury.



LE COMPROMIS AUSTRO-HONGROIS

Une question des plus graves menace le repos de l'Autriche-Hongrie et a transformé en champ-clos, à diverses reprises, la salle des séances des députés hongrois : il s'agit du renouvellement du compromis austro-hongrois. Comme cette question peut amener des complications sérieuses dans l'Empire de François-Joseph, il nous a paru utile d'en éclairer un peu les côtés peu connus.

La Pragmatique Sanction — base du compromis actuel — fut donnée par Charles VI, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, qui ne laissa pour lui succéder qu'une fille : Marie-Thérèse. Cette Pragmatique Sanction — approuvée le 30 juin 1722 par le Landtag hongrois — portait notamment que la Hongrie devait être régie d'après sa propre constitution ; c'était la reconnaissance d'une sorte d'autonomie de l'Empire hongrois, un contrat synallagmatique qui liait les deux peuples hongrois et autrichiens.

Lorsqu'à la suite de la lutte sanglante de 1848, les Hongrois furent vaincus par l'armée de François-Joseph avec le concours de la Russie, la Hongrie perdit ses privilèges et devint presque une simple province de l'Empire d'Autriche. Mais cette situation ne pouvait durer. François-Joseph le comprit et fut le premier à engager des pourparlers pour le rétablissement de l'autonomie hongroise. Le 31 août 1867 une loi était votée à Pesth et le 21 décembre 1867 à Vienne, établissant les bases d'un compromis austro-hongrois, bases qui s'appuyaient sur l'ancienne Pragmatique Sanction.

Il ressort des lois de 1867 que si certaines affaires — par exemple les affaires de politique étrangère et de défense nationale — restaient sous la direction supérieure des ministres de l'Empire, en revanche, les questions d'administration intérieure devaient être réglées par des ministres hongrois. Par suite, le Gouvernement de François-Joseph possède des ministres propres à chacun des deux États et des ministères communs

qui sont le ministère des Affaires étrangères, celui de la Guerre et celui des Finances.

Pour régler les diverses affaires ressortissant à ces trois ministères, il fallait une Chambre commune; cette Chambre existe : elle porte le nom de Délégations et se compose de 120 membres : 60 pour la délégation autrichienne et 60 pour la délégation hongroise. Chaque délégation tient séparément ses séances, se communique ses délibérations et, si c'est nécessaire, tient des séances communes ! Ces délégations ont notamment dans leur domaine, le vote du budget, établi d'après les principes des lois de 1867.

Il fut stipulé, à cette époque, que les dépenses communes de la Monarchie seraient payées par l'Autriche et la Hongrie suivant une proportion à établir par les Parlements des deux pays. En cas de non-entente, « l'Empereur et Roi fixerait cette proportion, mais seulement pour une année. »

Après de longs débats, les Délégations parvinrent à s'entendre, en prenant pour base une proportion de 70 p. 100 pour l'Autriche et de 30 p. 100 pour la Hongrie. L'arrangement conclu à cette époque portait ce qui suit : 1° Le produit net des douanes sera affecté aux dépenses communes, moins une somme représentant les taxes des articles de consommation passant la frontière commune. 2° Le restant des dépenses communes sera couvert, le 70 p. 100 par l'Autriche ; le 30 p. 100 par la Hongrie. 3° Ces dispositions sont prises pour la durée de dix années, du 1^{er} janvier 1868 au 31 décembre 1877.

Cette période décennale a été renouvelée deux fois, sans qu'aucune protestation sérieuse se soit élevée de la part des parties contractantes, mais lorsque les pourparlers s'ouvrirent pour le renouvellement de la période tombant à échéance le 31 décembre 1897, des dissidences sérieuses éclatèrent entre les représentants des deux pays. Les ministres autrichiens estimèrent que la Hongrie devait payer une quote-part plus élevée, sous prétexte que le pays avait pris un accroissement considérable ; mais l'Autriche n'a pas moins prospéré, de sorte que le gouvernement hongrois put facilement retorquer un argument aussi peu sérieux. Néanmoins, les ministres autrichiens, s'entêtant

dans leur manière de voir proposèrent d'établir dorénavant les quote-parts de la façon suivante : 58 p. 100 pour l'Autriche, 42 p. 100 pour la Hongrie. Le Gouvernement hongrois n'accepta nullement ces nouvelles bases et réclama le *statu quo* pur et simple.

Les Délégations n'ayant pu s'entendre, l'empereur François-Joseph a dû fixer par décret, pour l'année 1898, la proportion des dépenses communes des deux pays ; il l'a fait en vertu de l'article plus haut mentionné, et en maintenant les bases établies depuis 1867.

Il y a quelques mois, les pourparlers ont été repris entre les deux gouvernements ; mais, cette fois encore, par suite de l'opposition de membres irréductibles, aucune solution n'a pu être donnée aux difficultés pendantes entre les deux pays et l'Empereur a dû, pour la seconde fois, fixer par décret les dépenses communes.

C'est ici qu'a éclaté la mauvaise foi de l'opposition dans les chambres hongroises. On a taxé d'illégalité l'acte du souverain et on a sommé le baron Banffy, président du Conseil des ministres hongrois, de donner sa démission. Le baron Banffy n'a pas voulu céder aux sommations qui lui étaient faites et c'est alors que se sont passées à la Chambre hongroise les tristes scènes dont nous parlions au début de cet article. L'opposition n'a pas permis la discussion des projets du Gouvernement et a empêché, par son obstruction systématique, toute solution légale. L'Empereur ne pouvait faire autrement que de signer le décret qui assurait la marche des affaires de la monarchie austro-hongroise.

Néanmoins, François-Joseph a cru devoir accepter, dans un motif d'apaisement, la démission du baron Banffy, qu'il a remplacé par M. Coloman-Szell. Le nouveau chef du ministère hongrois est un homme de haute intelligence et d'une grande habileté ; il appartient, comme son prédécesseur, au parti libéral, mais il a su s'attirer l'estime de tous et la sympathie de beaucoup. On peut donc espérer avec lui une heureuse solution de la grave affaire du compromis austro-hongrois.

Georges de Dubor.



Frontispice de Raoul Barré.

Nous nous demandons pourquoi les grands quotidiens du Canada continuent à faire les honneurs de leurs colonnes de tête à des faits d'une singulière banalité?

Un journal de Montréal, en date du 3 mars, consacre ses trois premières colonnes..... au questionnaire posé à six vagabonds mystérieux arrêtés dans la ville!

Vous avez bien lu, n'est-ce pas? Il ne s'agit pas d'une de ces grandes questions sociales qui agitent actuellement les quatre parties du monde. Il ne s'agit pas non plus, de quelque haut sujet d'intérêts communs pouvant intéresser les citoyens d'une ville importante comme Montréal. Il s'agit encore moins d'une page de science usuelle dont nous avons tous besoin, pas d'histoire, pas de belles-lettres, pas d'art, non! mais de crimes, des crimes que l'on devrait laisser dans l'ombre. Pourquoi étaler ainsi nos plaies sociales?

Certains journaux canadiens devraient avoir un peu plus le souci de l'art et du bon sens.

*
*
*

Canadiens et Américains inscrits aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, en mars :

M, A.-F. Galt, Chicago; Grand Hôtel.

Mme A.-F. Galt, Chicago; Grand Hôtel.
 M. A.-H. Seymour, Holyoke; Hôtel Saint-Sulpice.
 M. John Smith, Toronto; Hôtel Moderne.
 M. E.-G. Smith, Toronto; Hôtel Moderne.
 M. M.-J. Craig, New-York; Hôtel Bellevue.
 Mme M.-J. Craig, New-York; Hôtel Bellevue.
 Dr A. Saint-Georges, Fall River; 7, rue Casimir-Delavigne.
 M. Aimé J. Anctil, Montréal; Hôtel Saint-Georges.

*
 **

M. J.-B.-A. Bondreau qui est repartie au Canada, par la *Touraine*, le 11 mars dernier, devient le représentant de la célèbre maison de vins de Champagne : COMTE DE CASTELLANE.

*
 **

Le Dr Saint-Georges, de Fall River, vient étudier la médecine générale; et il compte demeurer à Paris jusqu'en 1901.

*
 **

M. A.-J. Anctil est de retour de son voyage pendant lequel il a visité l'Italie et toute la côte d'azur.

*
 **

Le Dr Edouard Plamondon fait actuellement un stage d'externe à l'Hopital Necker.

*
 **

Nos journaux canadiens parlent souvent bien à tort et à travers des choses européennes; mais ils ont, pour les consoler, la façon fantastique avec laquelle, ici, on brode si drôlement sur la vie américaine.

Notre excellent confrère du *Journal*, de Paris, a voulu s'amuser ou amuser ses lecteurs aux dépens de la vérité; et voici sa trouvaille:

« UNE EXÉCUTION A MONTRÉAL.

« Il est difficile de contrôler les récits dramatiques que nous apportent quelquefois les journaux des Etats-Unis et du Canada, où même les exécutions capitales prennent un caractère d'excentricité. Voici pourtant en quels termes est racontée l'exécution,

à Montréal, d'une femme Cordelia Poirier et de son amant, Samuel Parslow, convaincus d'assassinat :

« Cordelia Poirier était organiste dans une église de Montréal. Avant son exécution, elle demanda que l'orgue fût transporté dans la prison, afin qu'elle pût exécuter elle-même son propre service mortuaire devant l'échafaud.

« Les autorités avaient obtempéré à cette singulière requête, mais, au dernier moment, le courage a fait défaut à Cordelia, qui s'est évanouie devant son instrument.

« Quatre cents cartes d'admission avaient été délivrées, contrairement à la loi qui ordonne qu'aucune exécution ne doit être publique. A l'extérieur de la prison, la foule grossit d'heure en heure.

« Huit heures vont sonner ; une poussée formidable se produit, la foule essaye de pénétrer dans la prison, de briser les portes, et la police tire des coups de revolver sur les manifestants.

« Après l'exécution, les personnes admises dans la cour de la prison se précipitent vers la potence, arrachent le capuchon recouvrant la tête des deux pendus, malgré les protestations du prêtre, le père Meloche, et plusieurs personnes coupent des mèches de cheveux de Cordelia.

« Le frère de Parslow et les sœurs de Mme Poirier assistaient à l'exécution, accoudés à une fenêtre supérieure de la prison. »

Il y a de quoi rire en voyant combien vite nos intelligents confrères français gobent et prennent au sérieux les lignes humoristiques des journaux américains.

Pour ce fait-ci, la fantaisie du chroniqueur a mené son exagération. — D'abord, Cordelia Poirier n'était organiste que dans la petite église de son village et non à Montréal. Inutile de dire que l'orgue ne fut jamais transporté dans sa prison et qu'elle n'eut ainsi ni à exécuter son propre service mortuaire, ni à s'évanouir devant l'instrument.

— Savez-vous, cher confrère, que les orgues de nos églises canadiennes, de celles de Montréal surtout, sont de dimensions aussi considérables que celles des églises de Paris, et qu'il eût été, conséquemment, difficile de transporter un orgue dans la

prison de la femme Poirier, aussi facilement qu'on lui eut apporté une chaise?

Un peu de réflexion empêcherait maintes indigestions de canards.

Tout le récit du *Journal* est d'un beau comique. Mais je prise fortement cette bonne blague qu'on aurait vu nos braves Canadiennes aller pieusement couper une mèche de cheveux à la peu intéressante Cordélia, pour, sans doute, en faire des reliques à vénérer!

Les coups de revolver sur les imaginaires manifestants sont d'une aussi théâtrale invention.

Quand le *Journal* reparlera d'une exécution au Canada, qu'il n'y aille pas de main morte; qu'il raconte alors les prix de location des premiers et deuxièmes fauteuils payés par les amateurs de pendaisons!

Rodolphe Brunet



TRANSFORMATION

A M. Joseph Istria.

Vivez de souvenirs éclatants comme un songe.

Votre corps est ici; votre âme, s'envolant,
Tel un parfum de rose en l'avenir troublant,
Aura les visions où la volupté plonge.

Croire, espérer, oh! ciel, est-ce un charme, un mensonge?

Puisez-vous au lotus un philtre ensorcelant,
Un poison qui vous tue, ineffable et très lent;
Un baume seulement pour la douleur qui ronge?

Ne le pensez jamais, atome du divin,
Poète extasié!... car ce n'est pas en vain
Que la nature en nous met la céleste flamme.

L'enveloppe est obscure. Or, l'esprit est soleil;
Il vibre et se transforme. A la mort — un réveil —
Vous retrouverez, ange, Anna qui fut la femme.

Noelle Herblay.



ŒUVRES D'ART

LES PETITES EXPOSITIONS

Paris est, je crois, la ville du monde où les artistes ont le plus souvent occasion de se manifester ; et ne nous en plaignons pas, surtout quand ils exposent dans ces petits salons particuliers des grands Clubs, presque en famille.

Ainsi que je le disais dans l'avant-dernier numéro de notre *Revue*, je me suis mis en retard avec le Cercle Volney ; mais je me propose de me dédommager aujourd'hui avant de rendre compte de l'exposition à l'*Epatant*, qui est de toute actualité.

Je sais bien que certains critiques se rendent à ces salons par acquit de conscience, parce qu'ils ne doivent pas, disent-ils, y trouver de nouveauté dans l'art. Ah ! il faut s'entendre : si vous appelez art nouveau l'art de goût douteux des Carrière, des Besnard, des Martin, etc., non, assurément, vous ne le rencontrerez pas là. On n'y admet que des artistes sérieux, membres du Cercle, des hommes d'un talent consacré par l'opinion publique et le jugement de leurs pairs.

AU CERCLE VOLNEY

Au Cercle Volney, les portraits et les paysages dominant, semés çà et là de jolies scènes de genre ; la moyenne de ces œuvres est excellente et ne comporte guère qu'une appréciation bienveillante, pourvu que l'on apporte la bonne foi et le désintéressement recommandés par Sainte-Beuve.

L'amateur d'Estampes, de M. Jean Veber, captive l'attention par la manière souple dont il est exécuté, par la richesse du

coloris et l'heureuse opposition de ses tons. M. Benjamin Constant a laissé libre cours à son grand talent quand il a peint habilement le portrait du graveur Chaplain. Le peintre du document de l'avenir, M. Bonnat, a donné la vie à son modèle sur une belle toile qui vient ajouter un rayon à la gloire de notre maître portraitiste.

D'accord avec la critique tout entière, je reconnais à M. Colin un grand talent de coloriste et de dessinateur impeccable. Je ne saurais assez louer le tableau qu'il nous présente ici : Une femme toute vêtue de blanc, au milieu d'une clairière ensoleillée. Cette scène est d'un sentiment fort distingué, d'une douceur et d'une poésie charmantes.

Est-ce une critique désobligeante de dire à un artiste qu'il a peint trop vigoureusement ? Je ne le crois pas ; car, ce-disant, je ne veux rien enlever au mérite d'un tableau de genre, *le Chemin*, par M. Adrien Demont ; le maître y fait preuve de son grand talent, avec une imagination puissante qu'on voudrait retrouver plus intense dans un paysage d'Espagne, *Les oranges*, du même auteur.

Beaucoup de finesse et de grâce dans les *Brettonnes* auxquelles M. Cadet fait passer la rivière, et comme je suis amateur passionné du paysage, j'ai vivement senti toute la poésie contenue dans le coucher du soleil sur la *Seine près de Pont-de-l'Arche*, par M. Nozal. Parmi les marines, je veux citer le *Débarquement de Poissons* où M. Legout-Girard a fait preuve d'un métier exquis.

C'est une surprise pour moi d'avoir rencontré à cette exposition l'intérieur de l'*Eglise Saint-Marc*, par M. Carolus Duran ; on est tellement habitué à ne voir que de superbes portraits de ce maître ! Je me suis laissé dire que cette étude, très bonne du reste, date d'une trentaine d'années.

De M. Bouguereau, une *Fillette* : c'est toujours le même procédé de couleur diaphane et très fraîche, mais d'une extrême douceur de sentiment.

Dans un paysage un peu conventionnel, M. Gustave Courtois a joliment campé une *Vénitienne*, accompagnée d'un charmant jeune homme. La femme est supérieurement traitée, et l'on

sent que l'artiste a voulu concentrer sur elle tout l'intérêt de la toile, et l'entourer d'ornements qui ne manquent pas de qualités.

Les sculpteurs sont là, comme toujours, en plus petit nombre que les peintres ; je noterai un excellent portrait de M. Georges Berr, en *Gringoire*, par M. Ascoli et deux bustes du maître Puech. Je ne reviendrai pas sur le *Faune*, de M. Alfred Boucher, dont j'ai fait une mention spéciale dans un précédent numéro.

A L'ÉPATANT

Les salons annuels des *Mirlitons* étaient autrefois fort suivis. Ce cercle, en fusionnant avec l'ancien Cercle impérial, sous le titre de l'*Epatant*, a conservé toute sa vogue. On y retrouve toujours les mêmes noms d'exposants avec les mêmes tendances, mais aussi avec les mêmes qualités et le même talent.

L'intention de donner très peu de relief au portrait du comte Vitali, pour rendre la physionomie plus lumineuse, ne me semble pas être une très heureuse tentative de M. Benjamin Constant. Ce peintre charpente d'ordinaire ses œuvres plus vigoureusement. Dans cette manière solide que je veux dire, je rencontre avec plaisir le portrait de M. Clausse par M. Bonnat, dont le pinceau semble être un burin. Et cet autre portrait du Général baron de *** par M. Carolus Duran, peut-on ne pas l'admirer : c'est un tour de force de peinture en deux couleurs seulement, le brun et le rouge, donnant toute la gamme des tons de la nature humaine.

Quant à M. Chartran il a presque totalement oublié qu'il avait de la couleur sur sa palette ; un chrysanthème jaune au corsage, une rose rouge dans les cheveux et voici Mme Calvé adorable et provocante au possible dans son rôle de *Carmen*. Ce n'est pas le genre habituel de l'artiste, mais ce n'est pas moins excellent. MM. Comerre et Gustave Courtois n'ont pas démerité de leur réputation de peintres gracieux.

Pourquoi M. Dagnan-Bouveret a-t-il fait passer un léger brouillard devant le joli portrait de Mme L. C. ? Il me gâte la jolie figure et les mains fines du modèle, dont le regard profon-

dément rêveur demanderait à s'exprimer plus naturellement. M. Gabriel Ferrier a moins accentué sa manière d'empâtements dans ses deux portraits et je lui en sais un grand gré. Je préfère la transparence du portrait de Mme Gervex par son mari ; M. Gervex est, du reste, un peintre délicat dont j'ai toujours aimé les œuvres. M. Aimé Morot peint en ronde-bosse ; on serait tenté de tourner autour de M. de R., d'une ressemblance frappante et plein de vie. A noter encore un petit portrait de dame par M. Weerts ; les dimensions ne font rien à l'affaire, car l'artiste met dans ses portraits toutes les qualités d'une grande toile.

M. Barillot est un animalier bien connu et très prisé. Je regrette qu'un peintre de sa valeur se laisse influencer par des tendances fâcheuses et qu'il ait exagéré l'emploi du bleu dans les ombres portées ; je ne crois pas que la teinte d'un ciel très pur se reflète de la même façon sur le poil blanc des vaches que dans l'eau d'un *Ruisseau*.

Le paysage de M. Billotte *Le soir aux environs de Vernon*, est bien traité quoiqu'il me semble manquer d'un peu de souplesse.

M. Bouguereau, sachant s'arrêter sur la limite de la mièvrerie, fait des choses charmantes comme *Psyché et l'Amour* ; c'est du bon dessin, très étudié, de la chair modelée à plaisir dans les moindres détails.

M. Georges Cain, dans ses tableaux de genre, sait toujours grouper agréablement ses personnages ; l'auditoire féminin qui entoure Bonaparte, en 1802, boit les paroles du héros grandissant.

Dans le désert (Egypte) me paraît être une aimable gageure de M. Clairin ; ce serait plutôt un Désert à Lilliput. Je dois à la vérité de dire qu'on négligeait cette toile pour se presser devant *La Victoire est à nous* par M. Edouard Detaille. C'est encore une page magistrale de cette inépuisable épopée impériale ; il suffit de mentionner une œuvre de notre grand peintre militaire pour exprimer en même temps qu'elle contient toutes les qualités des toiles les plus réputées. Le calme s'est fait, après la bataille, et l'Empereur, très froidement, passe à cheval devant ses troupes qui l'acclament.

Chagrin d'enfant, de M. Friant, est un pur chef-d'œuvre ; le sujet de la grande sœur consolant la petite est heureusement trouvé, l'harmonie des couleurs et le modelé sont parfaits. M. Gérome obtient un franc succès avec *Les Derviches* hurleurs, et M. Roybet fait une fois de plus preuve de virtuosité et de puissance avec son *Ruy Blas*, pas assez joli garçon cependant.

De très bonnes sensations de nature de MM. Cazin, de Clermont et Bouchor, où l'on trouve de l'air, de la lumière et de la tranquillité.

Je passe maintenant à la sculpture. Mon étonnement a été moins grand que pour d'autres de rencontrer un buste d'homme par le peintre A. Roll. J'avais déjà eu l'occasion de voir, dans son atelier, un buste de femme ébauché. Pour un début, c'est très honorable et quand l'artiste serrera sa forme de plus près, ce sera meilleur que ce que font souvent certains sculpteurs de profession. Dans la facture précise et impeccable, nous trouvons les maîtres du portraits : MM. Carlès, Puech et Verlet ; je n'aurais garde aussi d'omettre un très joli buste en marbre de Mme Y., par M. le comte R. de Gontaut-Biron. Le *Christophe Colomb*, de M. Bartholdi, est puissant comme les œuvres de cet artiste. Enfin, dans le genre bijou, en ivoire et bronze soigné par le fondeur Siot-Decauville, la *Marie-Madeleine*, de M. Gérome, en une pose hiératique et inspirée, donne la note aimable à ce salon qui en somme fait le plus grand honneur à l'art français.

J'espère que, l'an prochain, nous nous retrouverons en aussi bonne compagnie.

Georges Lelarge.





J. E. Robidoux

J.-E. ROBIDOUX, *Ministre-Secrétaire*
de la Province de Québec

LA REVUE DES DEUX FRANCS.

L'HONORABLE J.-E. ROBIDOUX

Voilà certainement l'une des figures les plus sympathiques de notre législature provinciale.

Mêlé à tous les événements politiques qui, depuis quinze ans, se sont déroulés dans notre province, tour à tour professeur, orateur politique, homme d'Etat, tantôt vaincu, le plus souvent vainqueur, il est une cause que M. Robidoux n'a jamais désertée ni trahie, c'est la cause libérale.

M. Robidoux commença par faire de brillantes études classiques au collège de Montréal et chez les Jésuites. L'étude du droit l'avait charmé; aussi, s'y livra-t-il avec autant d'ardeur que de succès. Il fit son cours de droit à l'Université Mc Gill et devint avocat en 1866. Plus tard cette institution lui conféra le degré de Docteur en Droit et le nomma l'un de ses professeurs, position qu'il occupa pendant dix ans. On lui avait confié la chaire la plus importante, celle du droit civil.

Un avocat de son mérite et de son talent ne devait pas mettre longtemps à se créer une belle clientèle dans un milieu comme Montréal. C'est ce qui arriva : les clients assiégèrent son étude et il lui fallut renoncer à son professorat dans lequel il s'était pourtant distingué, pour se livrer exclusivement à l'exercice de sa profession.

Dès 1884, M. Robidoux était déjà l'un des avocats les plus en vue de Montréal. Aussi, le comté de Chateauguay, qui avait besoin d'un député, le choisit pour le représenter dans la législature de Québec. Il ne mit pas de temps à se faire dans la Chambre une place aussi belle que celle qu'il occupait au Barreau. Il prononça quelques discours dans lesquels il se révéla un orateur de premier ordre : langage absolument correct, j'oserais dire

académique, raisonnement serré auquel il sait toujours donner une tournure littéraire qui en fait le charme.

On sait que Mercier s'y connaissait en hommes; or, dès qu'il fut arrivé au pouvoir, il se hâta d'appeler M. Robidoux dans son cabinet. Il y occupa successivement le poste de secrétaire de la Province et de Procureur Général. Après le coup d'Etat du gouverneur Angers en 1897, il retourna à sa profession. Deux fois, en 1895 et en 1896, il fut élu Bâtonnier du Barreau de Montréal: en 1896 il était élu Bâtonnier Général. Dans la même année il était choisi comme Président de la Nouvelle Association du Barreau canadien. Il prononça à cette occasion un remarquable discours qui eut beaucoup de retentissement parmi les hommes de la docte profession.

Les honneurs pleuvaient sur M. Robidoux quand arrivèrent les élections générales de 1897. Son fidèle Comté de Chateauguay le porta de nouveau à la Chambre par une grande majorité.

L'Honorable M. Marchand, aux mêmes élections, était porté à la tête des affaires de la province par le vœu populaire. Il invita M. Robidoux à former partie de son administration et lui confia le portefeuille de secrétaire de la Province. A la dernière session de la législature, il présenta un projet de loi concernant l'instruction publique qui alla se heurter contre le mauvais vouloir du conseil législatif auquel toute idée de réforme fait peur. Il revient de nouveau à la charge cette année: sera-t-il plus heureux? L'avenir le dira.

Bref, la vie de M. Robidoux a été facile; il faut ajouter qu'elle a été heureuse, remplie par le travail. Au travail il a dû tout, rien à l'intrigue. Quelque position qu'il ait occupée, personne n'a pu dire qu'il ne la méritait pas. Il nous semble qu'on ne saurait faire d'un homme un plus bel éloge.

On assure que M. Robidoux sera bientôt fait juge. Ce sera une perte pour la politique, mais une précieuse acquisition pour le banc auquel il fera honneur et par ses grandes connaissances légales et par son inaltérable droiture.

Charles Langelier

Québec, 10 février 1899.

LOUIS XVII

(Suite) (1)

Reprenons maintenant le récit du prince :

« Mes amis, appréhendant que je ne vinsse à être découvert, « me déguisèrent en fille, et m'emmenèrent dans une voiture « hors de Paris, jugeant à propos de m'éloigner de la capitale. « Des serviteurs fidèles me reçurent en route avec la plus rigou- « reuse discrétion et les plus tendres soins, car je devais me « rendre au milieu de l'armée vendéenne. Les attentions les « plus délicates dont j'étais entouré ne me préservèrent pas « d'une maladie, qui fut la suite inévitable de toutes les infor- « tunes que j'avais eu à subir, et sous le poids desquelles suc- « comba enfin ma santé. Je demurai seul avec Mme Delmas « qui ne me quittait pas, et me soigna avec la plus touchante « affection pendant tout le temps que je restai avec elle, dans « le château d'un de mes amis (M. Tort de la Sonde) ».

Pendant la durée de sa convalescence, la nouvelle officielle de sa soi-disant mort au Temple se répandait partout.

Le prince de Condé, commandant en chef de l'armée du même nom, qui ignorait complètement l'heureuse délivrance du Dauphin, proclama Louis XVIII le 16 juin 1795.

Le général Charette, ayant été instruit des péripéties de l'évasion, attendait avec impatience l'arrivée du prince au milieu de ses troupes afin de le proclamer.

Louis XVII étant tombé malade, il fut forcé de retarder cette proclamation. Mais à force de la reculer, il craignit, en attendant

(1) Voir la *Revue des Deux Frances* de novembre 1898 et de mars 1899.

plus longtemps, d'attirer l'attention de la Convention ; d'un autre côté il n'osait proclamer officiellement ce prince qu'il savait ne pas être hors de tout danger, et contribuer ainsi, d'une manière indirecte, à la reprise de cet enfant à peine évadé.

Pour éviter une imprudence, il commit une grande faute : le 22 juin 1795 il proclamait à son tour Louis XVIII.

Quand le pauvre Dauphin arriva dans l'Ouest, la Vendée avait extérieurement reconnu son oncle sous le nom de Louis XVIII. Par ce fait, le malheureux fils de Louis XVI, se trouvait condamné sans retour à la *mort civile*...

Désormais, sa personnalité est morte, ou considérée comme telle ; pour les besoins de la politique, *il ne peut plus être Louis XVII!!*

Qu'on envisage dès maintenant quelle vie peut être celle d'un homme dont le nom seul est enterré ; d'un homme connaissant le secret de sa haute naissance, qui ne pourra jamais se faire rendre justice ni reprendre sa place dans le sein de sa famille, et devant lequel la persécution avec tout son attirail hideux (la calomnie, le fer et le poison) se dressera menaçante, toujours prête à l'écraser.

En 1797, le prince était encore dans le château de M. Tort de la Sonde en compagnie de Mme Delmas, qui était, comme nous l'avons déjà dit, de la Suisse allemande. Cette femme l'instruisit dans cette langue, afin de le faire passer plus aisément pour son fils. Malgré cela, et toutes les précautions prises pour garder le secret de son asile, il fut trahi, enlevé et reconduit en prison.

Le marquis de Briges, l'un de ses protecteurs réussit à l'en faire sortir et l'emmena en Italie avec l'aide du comte de Montmorin et d'une jeune fille nommée Marie. Présenté à la cour pontificale, la pape Pie VI le reçut avec bienveillance et le protégea secrètement ainsi que ses sauveurs.

Peu de temps après leur arrivée, l'Italie tomba au pouvoir de l'armée républicaine. La tranquillité des infortunés fut troublée par l'invasion, ils durent encore une fois prendre brusquement la fuite.

Ils s'embarquèrent sur un bâtiment en partance pour l'Angleterre. Le vaisseau, ayant été capturé, Louis XVII fut de nouveau

ramené et emprisonné en France, n'ayant plus d'autre protecteur que le comte de Montmorin, échappé seul des mains des persécuteurs. Ce valeureux gentilhomme continua de veiller secrètement sur le prince, alors âgé de quatorze ans.

Pendant son incarcération, on voulut le contraindre à signer une renonciation aux droits qu'il tenait de sa naissance, lui promettant à ce prix une vie tranquille dans un monastère. Il refusa, on le menaça, il refusa encore et toujours. C'est alors qu'on entreprit de lui rendre toute revendication impossible, en lui faisant subir une atroce opération dans le but de le défigurer et d'empêcher ainsi sa reconnaissance, en détruisant en lui la ressemblance avec ses parents. A cet effet, des geôliers masqués entrèrent dans son cachot, l'attachèrent à une chaise, et à l'aide d'un instrument composé d'une quantité de pointes d'acier semblables à des aiguilles, lui percèrent le visage en tous sens. Il fut bientôt couvert du sang qui coulait de ses innombrables blessures. Ses bourreaux lui lavèrent alors la figure avec un liquide corrosif qui lui causa d'intolérables douleurs.

Au bout de quelques jours, la tête du malheureux Dauphin, n'était plus qu'une boule informe, couverte d'une croûte toujours sanguinolente, car cet infortuné ne pouvait s'empêcher, dans l'ardeur de ses souffrances, d'y planter ses ongles cherchant par ce moyen un moment de répit à ses cuisantes démangeaisons. Il ne se rétablit de ce cruel traitement, qu'au bout d'un temps relativement long. Sa captivité dura jusqu'en 1803, époque à laquelle Fouché, qui se ménageait des intelligences dans tous les partis, le fit remettre en liberté.

En 1804, Louis XVII partit pour rejoindre à Etteinheim le duc d'Enghien, qui s'était noblement dévoué à la défense de ses droits légitimes, contre les menées de son oncle le comte de Provence (Louis XVIII). Le comte de Montmorin l'accompagnait dans ce voyage où ils étaient continuellement épiés par la haute police secrète, qui les suivait pas à pas.

Un jour, que le comte avait laissé le prince seul, pour aller aux informations entre Strasbourg et Etteinheim, il fut arrêté pendant son absence, sans autre forme de procès et mis au secret dans la forteresse de Strasbourg. Ensuite on le dirigea sous

bonne escorte dans la direction de Vincennes, où il resta quatre ans dans un cachot humide et obscur, ne recevant de jour que par un étroit soupirail placé à une grande hauteur. Ce cachot était peuplé d'énormes rats qui venaient, à l'heure des repas, lui disputer sa nourriture : du pain et de l'eau. Il avait dix-neuf ans quand il fut enterré vivant dans ce souterrain. Quand il en sortit, ses yeux étaient déshabitués de la lumière, son intelligence, qui n'avait eu pour aliment que le souvenir de ses souffrances passées et le sentiment de ses douleurs présentes, était comme endormie, son corps était à peine recouvert des lambeaux de ses vêtements, ses ongles étaient longs et durs comme des griffes, sa barbe et ses cheveux, qui avaient poussés démesurément, lui donnaient un air lamentable, hideux et repoussant.

C'est en 1808 qu'il sortit de ce tombeau, grâce cette fois encore à Joséphine de Beauharnais, qui avait déjà contribué à sa sortie du Temple.

Joséphine, alors impératrice des Français, se souvint du royal orphelin, au milieu des tortures de son divorce avec l'empereur... Profitant des dernières minutes de cette toute-puissance qui bientôt ne sera plus pour elle, la malheureuse femme lui rendit la liberté. En ce court instant, en quelques secondes, elle orna son front d'une couronne plus resplendissante encore que celle du mari qui répudiait l'épouse. L'impératrice Joséphine, en quittant la couronne impériale, emportait avec elle non seulement le souvenir d'un acte de justice, mais aussi l'auréole de la bonté pour apanage d'exil !

..

Au printemps de 1809, Louis XVII et le comte de Montmorin quittaient Francfort-sur-le Mein, se dirigeant vers la Prusse.

Ils furent arrêtés en route comme espions, et conduits au major Schill, commandant d'un corps franc qui occupait les environs du lieu où ils se trouvaient. Ils purent aisément faire reconnaître l'erreur et dissiper tous les soupçons. Dès lors, on les traita avec bienveillance, jusqu'au jour où, le major, ne pou-

vant protéger efficacement ses hôtes, les laissa partir avec une escorte de cavalerie commandée par un officier, le comte Van Vep-tel. La mauvaise fortune s'attachant à leurs pas voulut qu'ils fus-sent surpris par un fort corps de troupes. Le fidèle Montmorin fut tué d'un coup de-sabre, le prince lui-même, en se défendant bravement, fut blessé et fait prisonnier. On le transporta à l'hô-pital, et de là sur la frontière de France, dans la forteresse de Wesel, d'où, par ordre de Napoléon, il fut comme les autres pri-sonniers dirigé vers Toulon. Il tomba malade en route, on l'a-bandonna dans un village. Emmené de nouveau à l'hôpital de la ville voisine, un hussard du régiment de Schill, nommé Fré-déric, le reconnaît et lui propose de fuir. Ils se concertent, et profitent d'une nuit d'orage pour mettre ce projet à exécution.

« Nous descendîmes dans une cave, dit-il, que j'aurais volon-
« tiers prise pour un tombeau : il y avait des caisses qui res-
« semblaient à des cercueils. De là, nous n'avions à franchir
« qu'une petite croisée ovale, au travers de laquelle était une
« croix de fer qui nous empêchait de nous glisser au dehors par
« cette ouverture. Les caisses dont je viens de parler nous ser-
« virent d'échafaudage ; et bientôt, la vieille croix de fer, déjà fort
« endommagée par la rouille, fut brisée. Nous sortîmes et nous
« nous trouvâmes dans un enclos entouré de murs fort élevés,
« gardés par deux factionnaires qui, pour se mettre à l'abri de
« la pluie battante, s'étaient enfermés dans leur guérite. Nous
« avions de grandes précautions à prendre, dans la crainte
« d'attirer leur attention par le plus léger bruit. Je fus donc
« obligé de faire la courte échelle à Frédéric qui monta avant
« moi sur le mur. Il portait sur lui un bissac, dont je ne con-
« naissais pas alors le contenu. Ce bissac, dont il me tendit
« l'extrémité, me servit de corde pour grimper après lui. Tou-
« tefois, malgré cet aide et tous mes efforts réunis, je ne pouvais
« y parvenir. Je fis du bruit, et aussitôt un « qui vive » de la
« part des sentinelles retentit à mes oreilles. Soit par peur
« d'être repris, soit par le résultat immédiat de la volonté de la
« Providence, j'arrivai prompt comme un éclair, sans pouvoir
« m'expliquer comment auprès de mon compagnon, sur le som-
« met de la muraille. Nous ne sautâmes pas de l'autre côté,

« mais nous tombâmes dans un fossé profond. Ma chute fut
 « loin d'être heureuse; je ne pouvais plus marcher. Je ne saurai
 « concevoir pourquoi on ne nous poursuivit pas. Frédéric me
 « prit sur ses épaules et, nonobstant la gêne qu'il dut éprouver
 « de cette charge, nous ne tardâmes pas à atteindre un bosquet
 « dans l'épaisseur duquel il me déposa...

Le prince et Frédéric partirent ensemble pour l'Allemagne, ne voyageant que la nuit, passant tout le jour cachés dans les blés ou les bois, ne vivant que de fruits qu'ils se procuraient en maraudant.

Frédéric qui laissait souvent seul son compagnon, pour aller chercher des provisions, disparut tout à coup pendant une de ses maraudes.

« Il était près de neuf heures, raconte le royal orphelin,
 « quand Frédéric me quitta pour se procurer des vivres. Son
 « bissac à côté de moi, je me blottis dans un chêne creux, et je
 « m'endormis bien tranquille sur le sort de mon ami, selon
 « ma coutume, tandis que lui remplissait sa tâche habituelle.
 « Pendant son absence un grand chien noir découvrit ma re-
 « traite et, par ses aboiements, attira l'attention de son maître
 « qui le suivait, et me retira du creux de l'arbre : c'était un ber-
 « ger qui gardait ses moutons dans les alentours. Il m'adressa
 « aussitôt cette question bien naturelle : « Comment diable
 « vous trouvez-vous là? » Cette rencontre inattendue me fit
 « frissonner; mon hésitation à répondre et mon air effrayé le
 « frappèrent : « N'ayez pas peur, me dit-il en riant, si vous
 « êtes ce que je suppose, vous trouverez en moi un ami » et il
 « me tendit la main avec bonté. « Je suis un déserteur prus-
 « sien », lui répondis-je.

« Oh! oh! fit-il en m'interrompant, un déserteur prussien!...
 « c'est wesphalien que vous voulez dire... »

« Je me tus et baissai les yeux. « Soyez sans inquiétude, ajouta
 « le vieillard, moi aussi j'avais un fils dans l'armée westpha-
 « lienne... Mais s'il est encore vivant, il doit être actuellement
 « en Espagne, dans l'armée de Napoléon, »

« Je crus m'apercevoir que ce souvenir amenait des larmes
 « dans les yeux de ce bon père, et sa voix me sembla émue. Ma

« situation lui inspira de la pitié ; il essaya de me persuader de
 « demeurer auprès de lui jusqu'au soir me promettant même
 « de me cacher quelques jours dans son grenier à foin pour,
 « disait-il, me refaire un peu.

« Je lui fis comprendre que je n'étais pas seul, et qu'il me
 « fallait attendre le retour de mon camarade... Le berger me
 « demanda le signalement de Frédéric, et quand il le connut,
 « il-s'écria : « Ah ! vous ne verrez plus ce brave homme, les
 « chevaliers de la corde l'ont pris. Il n'y a pas longtemps qu'ils
 « l'ont reconduit par ici dans la ville voisine. — Qu'est-ce que
 « les chevaliers de la corde ? lui dis-je. — Ce sont, me répon-
 « dit-il, les nouveaux gendarmes qu'on appelle ici *strickreiter*. »

Profondément attristé de ce nouveau coup du destin, le prince se remit en route deux jours après, ne voulant pas abuser de l'hospitalité que lui offrait le brave berger. Il continua de marcher la nuit, s'arrêtant le jour, et il atteignit ainsi la Saxe, où ces précautions devinrent inutiles. Un jour qu'il s'était égaré en traversant une forêt, il entendit tout à coup retentir dans le lointain le son d'un cornet de postillon. Il s'orienta dans la direction du bruit, et se trouva bientôt au bord d'une route.

En attendant la voiture qu'il apercevait au loin, il s'assit sur une borne.

« Au moment où le postillon allait passer, dit le prince, je le
 « priai de me dire si j'étais sur la route de Berlin et s'il s'y ren-
 « dait. Un jeune homme, qui occupait la chaise de poste,
 « s'écria : « Halte-là ! beau frère » (expression du pays), et
 « aussitôt il me questionna, ou par un sentiment de curiosité,
 « ou par l'intérêt que lui inspirait mon triste état. Touché sans
 « doute de mes réponses, il me proposa une place à côté de lui,
 « en disant qu'il voulait bien me mener jusqu'à Wilttemberg.
 « J'acceptai sans balancer et j'entrai dans la voiture. Lorsque
 « nous fûmes réunis, en route, il me dit : « Avez-vous remarqué
 « la pierre sur laquelle vous étiez assis tout à l'heure ? (Cette
 « pierre portait l'inscription : « Docteur Martin Luther.) Elle
 « est assez curieuse ». Sur ma réponse insignifiante, il ajouta :
 « Vous n'êtes donc pas de ce pays-ci ? — Je suis de Wismar,

« répondis-je. — De Weimar vous voulez dire, reprit le jeune homme en souriant. Que portez-vous là dans cette besace? — Mon Dieu! je l'ignore, car elle appartenait à mon camarade, et je ne l'ai pas visitée. — Comment? vous l'ignorez! — Vous portez une besace et vous ne savez pas ce qu'elle contient? C'est singulier », répliqua-t-il.

« En même temps il s'en empara pour y regarder. N'en ayant sorti que des haillons, mon nouveau protecteur se disposait à les lancer hors de la voiture, quand, s'arrêtant brusquement il s'écria : « Halte-là! il y a autre chose là-dedans »; et avec son canif il crupa les coutures. Nous trouvâmes, enveloppés dans divers lambeaux, plus de 4.600 francs en or. A cette vue je fus stupéfait. L'étranger me regarda malignement comme pour deviner ma pensée... Je me vis forcé de raconter à mon compagnon tout ce qui s'était passé entre Frédéric et moi depuis notre évasion. « Oh! observa-t-il vivement votre camarade avait le cœur bien noble, puisqu'il vous a abandonné son argent lors de son arrestation, et qu'il eût pu le reprendre s'il eût voulu, surtout au moment où il se voyait replongé dans la misère. Certainement il a mieux aimé tout perdre que de vous faire partager son danger. Quelle âme généreuse! » reprit-il.

« Nous atteignîmes Wittenberg, et je descendis avec le jeune voyageur à l'hôtel de la Grappe d'Or. Là nous prîmes une chambre commune. Ma première occupation fut de changer mes vêtements. Il fit lui-même ma barbe et m'arrangea les cheveux; bientôt je n'étais plus reconnaissable. « Maintenant, me dit ce bienveillant inconnu, comment vous faire passer la frontière de Prusse? On y est très sévère, et vous n'avez pas de passeport. Eh bien! nous trouverons des moyens. » Il fit venir quelqu'un de sa connaissance qui lui prêta son équipage, dans lequel je fus transporté le lendemain à Tremenprezen, première ville sur la frontière de Prusse. Là, il me reprit dans la chaise de poste jusqu'à Potsdam, d'où il me fit conduire à Berlin dans une autre voiture particulière. Etant parti avant moi, il m'y avait devancé et m'attendait aux portes

« de la ville. Il remit son passeport à la police comme étant le
« mien, pour me faire entrer. La voiture franchit la barrière et
« je me trouvai dans la capitale de la Prusse... »

Son compagnon le conduisit encore à l'auberge de l'Aigle noir et le quitta ensuite.

..

Il espérait pouvoir vivre tranquille et ignoré en Prusse, mais une nouvelle série d'infortunes était encore réservée à ce mort politique pour le jour où il voudrait reprendre une place parmi les vivants. Il était sans ressources, abandonné de tous à son propre destin, n'ayant dans son entourage, sinon des ennemis implacables, du moins des gens intéressés à son entière méconnaissance.

Le prince se détermina donc à exercer la profession d'horloger, quoique ne connaissant que très imparfaitement ce métier.

On lui fit savoir que, pour exercer l'état d'horloger, il était indispensable d'être auparavant reçu bourgeois dans la ville. Les papiers nécessaires en pareille circonstance lui faisant défaut (Extrait de naissance, passeport, certificat de bonne conduite) il se vit contraint de confier le secret de sa naissance à M. Le Coq, directeur général de la police du royaume. A cet effet il lui écrivit.

Le Directeur de la Police vint lui-même le trouver au n° 52 de la Schutzenstrasse où il habitait.

« M. Le Coq vint me visiter, raconte le prince, et m'ayant
« mis ma lettre sous les yeux, il me demanda si c'était bien
« moi qui l'avait écrite? Sur ma réponse affirmative, il me
« questionna beaucoup et désira que je lui communiquasse les
« preuves de mon identité. J'avais pu conserver ma redingote
« de Francfort, et en ayant décousu le col devant lui, j'en tirai
« les papiers qu'en y avait cachés, et j'en les lui montrai.

« Il reconnut l'écriture de ma mère ainsi que le cachet et la
« signature de mon père. Il me quitta alors pour aller prendre
« les ordres du roi à mon égard. Le lendemain il me pria de lui

« confier mes papiers pour les soumettre à Sa Majesté. Je les
« lui refusai d'abord, et j'insistai afin d'être moi-même présenté
« au roi. Il observa que ma requête pour le présent ne pourrait
« être accueillie. « Mais, ajouta-t-il, vous verrez Sa Majesté,
« dès que le Président des Ministres, M. de Hardenberg, aura
« lu vos documents. » Après avoir eu la précaution de couper
« en zigzag l'empreinte du cachet de mon père, que j'ai toujours
« conservé depuis, je remis à M. Le Coq tous les écrits. Il prit
« seulement l'écriture de ma mère et s'éloigna en me promet-
« tant de me secourir, et que je n'aurais plus à essuyer aucun
« tourment, parce qu'il allait s'occuper de ce qui me concernait
« vis-à-vis des magistrats de Berlin. »

« Malgré cette assurance, quelques semaines plus tard le
« magistrat me cita encore devant lui. Je me transportai
« aussitôt chez M. Le Coq; il garda l'assignation, et m'affirma
« que je devais être sans inquiétude que je ne tarderais pas à
« être fixé sur mon sort, et que le délai de la solution provenait
« de ce que le ministre n'avait pas encore statué sur mes
« affaires. Au bout d'un temps assez rapproché, le président
« de la police me manda chez lui et me dit : « Il est impossible
« de vous laisser à Berlin, il y a trop de danger pour vous et
« pour nous; car le magistrat n'a pas le droit de vous dispenser
« de produire les justifications exigées par la loi.

« Il m'interrogea ensuite sur l'individu qui m'avait rencontré
« dans la forêt près de Diebengen. Je ne puis lui donner d'expli-
« cation, sinon que je savais seulement son nom de famille qui
« était Naunderff, natif de Weimar. M. Le Coq envoya chercher
« son passeport à la police, et m'engagea, pour me soustraire à
« mes persécuteurs, à m'établir dans une petite ville, près de la
« capitale, *sous le nom de mon ami*. « Pour vous en faciliter les
« moyens, continua-t-il, je vous enverrai une patente, vous
« serez libre ainsi de choisir le lieu qui vous conviendra, et
« quand le magistrat de votre nouvelle résidence voudra se
« faire représenter vos pièces, vous lui répondrez « *que vous*
« *les avez déposées entre mes mains*. » Je lui répliquai que je
« n'avais pas d'argent, qui put suffire à mon déménagement.
« Oh ! c'est vrai », s'écria-t-il; puis ouvrant son secrétaire, il

« me donna un rouleau d'or, en me disant : « Acceptez cela pour
 « le moment ; j'aurai soin de votre avenir. » Je retournai chez
 « moi ; peu de jours s'étaient écoulés, quand un homme de
 « la police, que je n'ai jamais connu, m'apporta à ma résidence
 « une patente d'horloger sous le nom de *Charles-Guillaume*
 « *Naundorff*. Je restai dès lors tranquille jusqu'à l'époque à
 « laquelle je changeai ma résidence actuelle pour celle de
 « Spandau. M. Le Coq m'en avait intimé l'ordre en me prescri-
 « vant les plus rigoureuses recommandations d'être discret, et
 « en me répétant que la plus légère imprudence me perdrait,
 « parce que le roi de Prusse n'était pas maître de faire ce qu'il
 « voulait ; qu'il importait donc de toute nécessité que je portasse
 « *un nom emprunté*, pour me soustraire au pouvoir de Napoléon,
 « contre l'influence duquel le gouvernement ne pourrait me
 « protéger. Le président examina avec plus d'attention le pas-
 « seport de M. Naundorff, afin de s'assurer si le signalement
 « pouvait un peu se rapporter à moi. « *Cheveux noirs*, dit-il
 « hautement, *yeux noirs ; non cela, ne se peut pas*. Dites à votre
 « magistrat ce que je vous ai conseillé ; *que vos papiers sont*
 « *restés entre les mains du président de la police qui vous les a*
 « *demandés, et que, par conséquent, c'est à lui que l'autorité*
 « *municipale doit s'adresser pour en avoir communication ; je*
 « *m'occuperai du reste*. » Il écrivit sur un morceau de papier
 « les noms de Charles-Guillaume et le mit dans sa poche. Je
 « me rendis donc à Spandau, et lorsque le magistrat me
 « demanda mes papiers pour me conférer le droit de bour-
 « geoisie, je fis la réponse qui m'avait été prescrite par M. Le
 « Coq et je priai le bourgmestre de les réclamer à Berlin. *Mon*
 « *nom imposé fut inscrit sur les registres*, et on me donna la
 « permission de demeurer dans cette ville. Je ne sais si le
 « président avait oublié ce dont il était convenu avec moi, il
 « avait répondu au bourgmestre « *CHARLES-LOUIS Naundorff* ».
 « Nonobstant cette inadvertance, si toutefois c'en était une,
 « j'obtins le droit de bourgeoisie, sous le nom de *Charles-*
 « *Gulllaume* ; l'acte qui le constate fut reçu solennellement devant
 « les conscillers de la cité, et contient la preuve que je n'ai

« déposé qu'une seule pièce, un certificat de bonne conduite
« délivré par le président de la police, M. Le Coq.

Baron Louis Girardot.

(A suivre).



La Mort du Soleil

A mon ami Rodolphe Brunet.

Or, le soleil touchait à son heure dernière ;
Dans les cieux obscurcis, remplis d'étonnement,
Sur le point de finir sa superbe carrière
Il préparait l'horreur d'un ultime couchant.

Et tandis que les flots, chantant leur chanson grave
Clamaient, impatients, leur orgueil tout puissant,
Il descendit, très fier, comme un ancien burgrave
Au milieu de l'éclat d'un voile éblouissant.

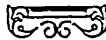
La Nature, un instant morne et désespérée
Eut foi dans le succès de ce géant effort
Et défiant soudain la Nuit enténébrée,
Elle dit : « Le Soleil reste puissant et fort ! »

Mais, le matin qui vint dissipa sa croyance,
Le globe mort parut sans rougir, les côteaux
De l'aurore d'antan, la claire transparence
S'éteignit et fit place à l'ombre des tombeaux.

L'homme ayant regardé ce sinistre spectacle
Courba son front terni sous l'éternelle nuit ;
Horrifié, pour échapper à la débâcle,
Sans but et sans espoir, par le monde il s'enfuit.

Il soupirait après les aues éternelles
Tendant ses poings tremblants vers le soleil éteint
Cependant que, joyeux, le frôlaient de leurs ailes
Les lourds oiseaux de nuit qui volaient au lointain.

Georges Fagot



CRITIQUE MUSICALE

Les théâtres lyriques ne nous ont encore offert, en ce mois écoulé, aucune œuvre nouvelle, si ce n'est un petit acte dont nous parlerons tout à l'heure.

La seule chose à signaler à l'Opéra est la reprise de *Guillaume Tell*, dont les décors avaient été brûlés, il y a six ans, lors de l'incendie du magasin de la rue Richer. Je n'ai pas à parler de l'œuvre si connue de Rossini; il était seulement intéressant de noter l'effet produit par elle sur des spectateurs habitués, depuis quelques années, à entendre du Wagner! Il faut reconnaître que, sauf dans quelques-unes de ses parties, l'ensemble de l'œuvre reste digne de notre admiration. Oui, assurément, il y a des répétitions oiseuses auxquelles nous ne sommes plus habitués, mais il règne dans l'ensemble de l'opéra un souffle de haute inspiration et de vrai grandeur. La mélodie y coule large et sereine, sans effort et sans fatigue; les effets semblent y naître naturellement et comme en se jouant. Bref, *Guillaume Tell* reste et restera une des belles œuvres de ce siècle.

L'interprétation est digne de notre Académie nationale de musique. A défaut du ténor Paoli, dont on attendait impatiemment l'apparition, mais qui n'est pas encore suffisamment prêt, c'est M. Affre qui a chanté le rôle écrasant d'Arnold. Assurément, M. Affre n'est pas le fort rêvé, mais précisément parce qu'il ne possède pas les moyens vocaux d'un Gueymard ou d'un Duprez, il faut reconnaître en lui une merveilleuse dextérité et une parfaite entente de l'art du chant. Il a été vivement applaudi. M. Renaud est toujours l'artiste impeccable, mais je lui demanderais un peu plus de chaleur dans certains passages du rôle de

Guillaume. MM. Gresse et Chambon ont fort bien rendu les rôles de Walter et de Gessler. Quant à Mme Bosman, elle a été excellente dans le personnage de Mathilde. Les danses ont mis une fois de plus en relief le talent et le charme de deux des meilleures danseuses de l'Opéra, Mlles Zambelli et Sandrini.

L'Opéra-Comique nous a fait entendre un petit acte nouveau : *l'Angélus*, drame lyrique en 1 acte de M. Georges Mitchell, musique de M. G. Baille. Les petites pièces de ce genre, facilement et rapidement montées, permettent de mettre en lumière les jeunes compositeurs et de juger de leur savoir-faire musical. Il est évident, pour tous ceux qui ont entendu *l'Angélus*, que M. Baille est un compositeur connaissant parfaitement son métier. Son petit acte est plein de trouvailles ingénieuses délicieusement orchestrées. Il a été interprété par Mme Dumont dont la voix est belle et par MM. Belle et Bernaert qui s'y sont montrés fort convenables.

Enfin, le Théâtre-Lyrique a ouvert ses portes ! Voilà des années que les compositeurs le réclament à grands cris, ce théâtre de leurs rêves ! Car, dans une ville comme Paris, à une époque comme la nôtre, où les compositeurs pullulent, l'Opéra et l'Opéra-Comique étaient insuffisants à satisfaire ces Messieurs ! Je connais, pour le moins une quinzaine d'œuvres lyriques qui attendent patiemment dans un tiroir le jour où on pourra les mettre à la scène. Les directeurs du Théâtre lyrique de la Renaissance, MM. Milliaud, auront rendu à l'art musical un signalé service en ouvrant à Paris cette troisième scène à la grande musique. Déjà, on annonce les prochaines répétitions du *Duc de Ferrare*, une œuvre solide de Georges Marty, si j'en juge d'après les fragments entendus.

En attendant cette belle première, le nouveau Théâtre lyrique nous a offert la reprise d'un petit chef-d'œuvre en son genre : *L'Enfant prodigue*, pantomime qui eut un immense succès, il y a quelques années, sur la scène des Bouffes-Parisiens. Il faut dire que le livret en est simple et touchant et la musique exquise ; celle-ci est de Wormser, qui a eu là, comme début, un vrai triomphe. Elle souligne admirablement les scènes légères ou pathétiques du livret de M. Carré. L'œuvre est jouée par

Mlle Félicia Mallet, qui l'avait créée au Théâtre des Bouffes et s'y montre artiste accomplie et par ses protagonistes.

Nous devons signaler enfin l'audition au Cirque d'été d'une œuvre dont il a été fait beaucoup de bruit : *La Résurrection du Christ*, oratorio de l'abbé Pérosi. Certes, je suis de ceux qui croient que l'art ne doit pas avoir de patrie et j'applaudis de tout cœur un opéra ou un oratorio, l'auteur fut-il anglais, italien ou allemand — lorsqu'il le mérite. Tout de même, je ne puis m'empêcher de regretter la tendance que nous avons, en France, à nous enthousiasmer pour l'œuvre d'un étranger, alors que nos musiciens français trouvent si peu d'encouragement. Une preuve nouvelle en est dans l'empressement mis à aplanir à l'abbé Pérosi tous les obstacles à l'audition de son oratorio. Un comité s'est formé et, en quelques jours, *la Résurrection du Christ* a pu être offerte à l'admiration du public parisien.

Seulement, la réclame s'en était mêlée, et il a fallu rabattre de cette admiration. Certes, l'oratorio de l'abbé Pérosi n'est pas du premier venu, mais c'est loin d'être un chef-d'œuvre. La première partie — sauf le duo des deux Marie — est à peine d'une honnête moyenne; la seconde partie est d'une technique plus élevée. La page musicale ou Marie-Madeleine remontre le Christ ressuscité et qui est couronnée par le superbe crescendo du chœur des Anges et des Chérubins est vraiment belle!

On sait que l'abbé Pérosi veut écrire un cycle de douze oratorios qui serait comme une vaste épopée musicale et religieuse de l'histoire du Christ; quatre de ces oratorios ont déjà vu le jour. Attendons donc le compositeur dans ses œuvres futures avant de le juger définitivement.

Georges de Dubor.



QUELQUES POÈTES

HYPPOLITE LUCAS, *Choix de poésies*, chez Lemerre.

HENRI DELISTE, *Chansons Dolentes et Joyeuses*, Société d'Éditions Littéraires.

GEORGES PIOCHE, *Les Palmes Harmonieuses*. — *Instants de Ville*, édition du *Mercur de France*.

De très loin, en attendant peut-être mieux, nous nous représentons la Nouvelle-France comme un pays prospère, ouvert aux luttes fécondes de l'industrie et du commerce, en lequel circule la vitalité surabondante de la jeunesse et qui par son effort même pour l'existence prend peu à peu conscience d'une personnalité et d'une âme distinctes.

Aussi tout en reconnaissant le mérite de quelques isolés qui représentent loin de nous les lettres françaises, nous ne sommes pas éloignés de croire le Canada prêt à un mouvement littéraire, analogue à celui qui se fit remarquer naguère en Belgique et dont nous parlions dans l'une de nos récentes chroniques. Ses représentants s'y préoccuperaient moins de léguer au public, en toute sincérité et en toute intégrité, leurs idées et leurs impressions. Ils les soumettraient à un art préconçu, à des intentions, à une esthétique et ne diraient d'eux-mêmes que ce qui pourrait exprimer leurs visions ou leurs théories.

C'est peut-être un peu la tâche de la Revue d'éveiller des aspirations confuses et d'induire la littérature canadienne sinon à moins d'abandon subjectif, du moins à plus d'intentions et à plus de volonté d'être elle-même.

Quelques poètes édités récemment nous serviront pour animer ces généralités.

Voici d'abord des vers de M. Hippolyte Lucas, tels qu'on en lit volontiers, je me figure, dans la Nouvelle-France. Ils sont aisés, faciles, sincères. Ils nous laissent découvrir un homme plutôt qu'un poète, un homme qui note au passage, sans intentions ni prétentions, ses meilleurs états d'âme et qui les offre au public. C'est intéressant comme toute vie d'âme, surtout quand elle est délicate, et qu'elle contient, ou à peu près, la série d'événements communs à toutes les biographies.

Les titres du Livre sont significatifs et par leur banalité même — ce mot n'est pas un reproche — appartiennent à tous. L'auteur y dit ses *Désirs*, ses *Ivresses*, ses *Regrets*. C'est le mouvement même de toute vie sentimentale, surtout quand le sentiment y a pour objet l'amour et qu'il n'a pas été affaibli ou compliqué par la réflexion et la désillusion.

Voici par exemple le prologue obligé des idylles et même des passions :

Si vous me défendez de passer à toute heure
Ainsi que je le fais, devant votre demeure,
Seul et d'un pied furtif effleurant votre seuil ;
De ma présence alors si vous êtes fâchée
Pourquoi donc, à demi sous vos rideaux cachée,
Suivre mes pas de l'œil.

Et voici l'ivresse à travers laquelle s'embellit et s'éclaire l'image de l'aimée qu'on oublie, c'est certain :

Si vous êtes de moi fidèlement aimée
 O ma jeune madone ! ah ! c'est que vous avez
 Une âme de candeur et de bonté formée
 Et les traits si touchants que j'ai longtemps rêvés.

Et les *Regrets* s'échappent sur le même ton sincère et simple. Tout cela est à peine la variante d'un thème qui dure depuis le premier poète. De tels vers portent avec eux la grâce des choses anciennes et l'ennui des choses trop souvent vues.

C'est encore de son âme que M. Delisle nous parle dans ses *Chansons Dolentes et Joyeuses*, mais avec l'intention d'en dégager ce qui lui est propre et d'attacher ses sentiments à quelque objet déterminé :

Voici décembre, ô mon âme, voici décembre
 Les jours de folle bise et les nuits de grand gel,
 L'amour religieux, les doux chants de Noël
 Et le grand feu brutal qui flambe dans la chambre.
 On parle bas, le soir, quand l'ombre emplit la chambre
 — Pourtant la joie éclate aux cloches de Noël...
 C'est le calme et c'est le silence et c'est le gel
 Et c'est décembre qui glapit, oui, c'est décembre !
 C'est décembre, ô mon âme, et l'aveugle misère
 Et le vieux qui vient râler au seuil des chaumières
 Et la Douleur qui s'efforce en ses gestes lents
 C'est la Douleur, ô bise ! avec sa plaie ouverte,
 Les hurlements des trains dans les gares désertes
 Et la froide beauté des paysage blancs.

C'est bien encore un peu la tristesse de tout le monde, pendant l'hiver. Elle se distingue pourtant chez l'auteur, en s'analysant par suite en se déterminant. Sentez-vous ici le désir de sacrifier à une intention l'expansion libre et un peu nonchalante de la personnalité, et à l'art c'est-à-dire à l'effort pour un idéal un peu de la nature ? On pourrait dire que l'œuvre d'art, phonétique ou plastique, se réalise par un travail d'élimination et de sacrifice à un idéal. Il y faut, presque de parti pris, n'exprimer de sa personnalité et de son rêve que ce qu'on a de distinct et d'original. Tout le reste est parfois agréable, souvent vain. Et c'est avoir trop de confiance dans le public que de lui offrir le plaisir par trop simple et suranné de se retrouver dans une œuvre.

M. Pioch, s'est gardé du péril avec beaucoup d'art et nous donne, par ses qualités et par ses défauts même, la perception forte de tout ce qu'on peut mettre d'intention et de volonté à se distinguer. Ce n'est point l'expression libre du sentiment qui le mène à l'art. Il a sa formule préconçue, nous dirions presque sa théorie et pour la réaliser, il fait parmi ses états d'âme une sélection rigoureuse n'admettant que ceux adéquats à son idéal. Lisez ses *Instants de Ville*, vous n'y trouverez pas la biographie ou la confession que nous a complaisamment léguée M. Lucas, vous saurez très peu de chose de lui-même, vous ne saurez de son âme que ce qui se' à son esthétique ; vous aurez, sous les yeux, un artiste, non un homme.

M. Pioch part volontiers d'une description, d'un paysage, d'un coin de ville en un mot d'une image.

L'hiver tombé du ciel s'entasse dans les rues ;
 Névés où le soleil diamante du rêve,
 Pour des regards de gueux qui charmés y surprennent
 Une procession de candeurs révolues.

Puis il élève cette image qui est sa perception, par conséquent un peu de lui-même, à la hauteur d'un symbole. Il lui donne une valeur de représentation universelle. L'image précédente devient ainsi le symbole suivant :

Communions : l'orgueil imprécis et fébrile,
Des petits sages innocents
Qu'un bon Dieu conviait aux joies de son église
Et dont les pas craintifs butaient à de l'encens.

Le symbole devient enfin l'idée morale :

Et les gueux du labeur infini pèlerinent
Vers leur communion qui fume des usines.

Voici une pièce intitulée *Usine* où le lecteur retrouvera l'esthétique que nous venons d'indiquer :

Quels astres défaillant parmi les météores
Churent, exfoliés, du firmament natal
Que les temps innombrés des glèbes et des flores
Cachèrent dans les flancs de la terre en travail ?
Pour une gloire brève, ils émergent, jaillissent
Du minerai qui fuse et qui les recéait ;
Et l'Usine bouillante est un ciel de supplice
Où des antiquités d'étoiles qu'on rêvait
Isradient et s'évanouissent
Ciel de supplice où règne et se magnifie l'Homme,
Où des élans de bras zigzaguent et fulgurent
Un feu vorace y croule en tonnerre confus...
Un colosse de fer persiste : exaspérés,
Des gestes rythmiques l'assomment....
Pourtant, vous, les vainqueurs, vous peinez insensibles
A la terre asservie, au ciel que vous forgez,
Aux éclats triomphaux dont l'Usine est nimbée.
Mais le don résigné de toute votre vie
Sur le néant des dieux ente l'humanité.

On pourrait dire de cette poésie qu'elle est essentiellement idéaliste, c'est-à-dire qu'elle tend toujours à s'achever dans la généralité et l'abstraction. L'image et le symbole ne sont pour elle que ses points de départ ; ou si l'on veut, elle en reçoit du mouvement pour aller plus loin. Et si parfois elle s'attarde à une vision luxueuse et colorée des choses, c'est pour que, du chatoïement des images, plus précise, plus simple, et comme en arêtes vives, se détache l'idée.

Cet art idéaliste ne va pas sans un abus de l'abstraction surtout dans la forme, dans un désir de chercher la formule définitive, qui immobilise l'impression, aplanit les reliefs et grise les lous. Comptez les mots abstraits dans cette description de l'Eglise.

La vieillesse des temps pétrifiés en elle
S'effrite à tous les vents vers son ombre chassés.
Elle impose dans l'air de grands gestes blessés
Lugubrement tendus à des jadis fidèles.

A propos des arbres qui dorment « aux nécropoles des chautiers, l'énormité torse de leur néant », l'abstraction devient si continue qu'il faut, à la fin, un mot concret pour la traduire :

Leur chair que tant de jours humectèrent, s'effrite.
Un vain linéament dessèche son caprice

Où s'enroulait ce sourire éphémère
Du renouveau des vieux chênes : *le gui*.

Il s'agissait du gui.

Par ces exemples se précisent et s'expliquent nos généralités du début. Un artiste se met en valeur dans la mesure où il conçoit un idéal antérieurement à son œuvre et le réalise par elle. Et nous concluons : s'il est vrai que la Nouvelle-France prenne chaque jour une plus claire conscience d'elle-même, de ses aspirations, de ses besoins, sa littérature doit dégager de cette âme non ce qu'elle a d'humain, mais ce qu'elle a de spécifique et de distinct. Et plus particulièrement chacun de ses représentants doit faire effort pour exprimer de soi-même dans ses livres ce qui lui est propre, cette personnalité qui est une fonction de la race, des mœurs, de l'éducation et de toutes les influences ambiantes, ou cet idéal de beauté qui doit se dégager avec des formes propres — lesquelles ? — d'un peuple et d'individus qui, peu à peu, se créent leur âmes.

∴

LÉON A. DAUDET. *Sébastien Gouvès*, roman contemporain. Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur. — M. Léon A. Daudet, dès ses débuts, s'est efforcé de tout son esprit à ne pas ressembler à son père (ni à son oncle). Et dès les *Morticoles*, il affirmait jadis sa personnalité avec violence. A la place de la vision des choses, que le père nous léguait, fleurie, colorée et bienveillante, M. Léon Daudet présentait un talent vigoureux, naturellement satirique et d'intentions philosophiques. C'était, après les *Monticoles*, les *Kamtchatka*, le *voyage de Shakespeare*, *Suzanne*.

Il y a du réalisme chez M. Léon Daudet, d'abord dans la vigueur de l'expression, ensuite dans le désir de présenter au lecteur une conception du monde extérieur, profondément personnelle, sans doute, mais encore lentement élaborée.

Mais M. Léon Daudet s'échappe du réalisme par la mise en valeur d'une idée qui dirige toujours le roman. Dans les *Morticoles*, il attaque le mépris grandissant de la vie humaine que les chirurgiens tiennent entre leurs mains; dans les *Kamtchatka*, la jeune littérature, *Sébastien Gouvès*, c'est l'histoire d'un savant génial et pauvre exploité par les charlatans et qui succomberait sans le dévouement de sa fille; c'est la lutte des passions et de l'intérêt, de la justice et de l'iniquité, des forces sociales et de l'individu au sein de la société contemporaine.

Le réalisme est pour M. Daudet un moyen plutôt qu'un but : ce que marquent encore les intrigues de ses romans dénouées plutôt par le sentiment et l'effort que par l'instinct. Ainsi dans *Suzanne*, un vieux savant échappe à l'inceste par la foi et la poésie. Ainsi, *Sébastien Gouvès* ne succombe pas sous le jeu fatal des forces sociales. Il est sauvé par le dévouement de sa fille.

L'auteur de *Sébastien Gouvès* est donc une figure originale parmi les romanciers contemporains; car en dépit de la forme qui est chez lui lourde, compacte, le plus souvent, et trop volontaire, son œuvre est un mélange intéressant d'idéalisme et de réalisme, d'observation patiente et de rêve.

∴

ANDRÉ COUVREUR, *Le mal nécessaire*. E. Plon et Nourrit. — Etudes de chirurgie.

DR FACHEU, *Fiorina*. Société d'éditions littéraires. — Roman.

AMÉDÉE DELORME, *Disgraciée*. Société d'éditions littéraires. — Roman.

MAXIME AUDOUIN, *Lettres de ma Falaise*. Société d'éditions littéraires. — Nouvelles.

EUGÈNE GUÉNIN, *Les hommes d'action*, Montcalm, Cavelier de la Salle. Préface de GABRIEL BONVALOT. Augustin Challamel éditeur. — Récits documentés relatifs à la fondation de la nouvelle France.

Paul Bastien.

ANTOINE ALBALAT, *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*. Chez Colin, 5, rue de Mézières. — Prix : 3 fr. 50.

M. Antoine Albalat est un excellent prosateur. Il s'est exercé avec succès dans le roman (*Marie*, chez Colin) et dans la critique (*Le Mal d'Ecrire*, chez Flammarion). Il pousse son amour du bon style jusqu'à le vouloir chez autrui et s'emploie, dans son nouveau volume, à nous aider à l'acquérir. « Démontrer en quoi consiste l'art d'écrire, décomposer les procédés du style, exposer techniquement l'art de la composition, donner les moyens d'augmenter et d'étendre ses propres dispositions, c'est-à-dire de doubler et de tripler son propre talent; en un mot apprendre à écrire à quelqu'un qui ne le sait pas, mais qui a ce qu'il faut pour le savoir, tel est le but de ce livre. » Le but est atteint et le livre n'est pas inutile. A qui en douterait rappelons ce mot de Philarète Charles : « Ce secret du style, de la philosophie, de l'art, le voici : faire peu de travail au prix de beaucoup de peine », et encore celui-ci de Saint-Marc Girardin : « les blocs de marbre cachent tous une statue; seulement il n'y a que les grands sculpteurs qui sachent tirer la statue du bloc où elle est enfermée; il n'y a que le style non plus qui sache tirer de l'âme la poésie qui s'y cache, et ce style est l'œuvre du travail. » *Nascuntur poetæ, fiunt oratores*, déclarait Quintilien. On pourrait dire : *fiunt scriptores*. On devient écrivain, sinon génial, du moins correct et agréable, si l'on veut s'en donner la peine. La vocation n'exclut pas l'éducation un poète l'a reconnu :

*Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid possit video ingenium.* (HORACE).

Travaillons donc selon les conseils éclairés de M. Albalat.

MUSIQUE. — *Scènes masquées*, pour piano, par FANTON; *Qu'as-tu fait?...*, poésie de VERLAINE, mélodie de Louis VIÈRNE; *Propos galants*, ballet, par SUDESSI, ont paru chez Fromont, 40, rue d'Anjou.

Le *Nouveau Larousse illustré* vient d'arriver à son centième fascicule! Voilà une publication qui marche rapidement, et nous ne voyons guère d'œuvres d'aussi longue haleine qui aient été menées avec autant de régularité et d'entrain : et cela fait d'autant plus d'honneur à la maison Larousse que la conscience de l'exécution ne s'est pas un instant démentie et que la perfection de ce magnifique dictionnaire s'affirme chaque jour davantage. Jetez un coup d'œil en arrière sur la dixième série qui vient de terminer ce centième fascicule, et vous serez frappé de la profusion et de l'à-propos des gravures, de la richesse du texte, de l'abondance des renseignements. Il y a plus de 4.400 articles dans cette superbe brochure; parmi tous ceux qui mériteraient une mention, contentons-nous de citer au hasard les mots *Cercle*, *Céramique*, *Certitude*, *Cervantès*, *Cerveau*, *César*, *Chaleur*, *Chanson*, *Cheval*, *Chevalier*, etc. Quant à l'illustration, elle compte près de 1.300 gravures d'un dessin extrêmement soigné, 9 cartes de géographie et 16 tableaux synthétiques dont deux en couleurs : les deux remarquables planches des *Champignons* dont l'apparition, il y a quelques semaines, avait provoqué partout une si légitime admiration. (*La série 5 francs chez tous les libraires*).

LES THÉÂTRES

M. Cossira, retour de Monte-Carlo, est parti, pour la Russie, en compagnie de M. Delmàs, de l'Opéra, et de Mme Litvinne. Les trois éminents artistes vont donner à Saint-Petersbourg, pendant un mois, des représentations de *Faust*, les *Huguenots*, *Aïda*, *Tannhauser*, etc.

* * *

La petite Yvonne, du Vaudeville, vient d'être engagée à la Comédie-Française, pour créer le rôle de la petite fille, dans le *Torrent*, de Maurice Donnay.

* * *

Pour son prochain spectacle, M. Léon Marx vient d'engager Mlle Jane Yvon, qui lui a été prêtée par le directeur de la Scala. La spirituelle diseuse doit jouer *A qui le caleçon*, de M. Paul Ferrier, et une revue en un acte de M. Alfred Delilia, l'homme de lettres brillant, l'aimable auteur que nous aimons tous.

* * *

Mlle Sorel, atteinte d'influenza, n'a pu, à son très grand regret, prêter son concours à la représentation de gala de samedi, à l'Opéra, au bénéfice de l'Association des Artistes, ni à la Fête de charité du sixième arrondissement.

Hâtons-nous, néanmoins, de rassurer les admirateurs de la charmante actrice : Mlle Sorel est en très bonne voie de guérison, mais son médecin lui interdit encore toute sortie.

* * *

À la Gaité, la *Fille de Mme Angot*, cette délicieuse et unique opérette fait salle comble tous les soirs.

* * *

Toute la merveilleuse troupe de la Scala paraît au programme de la partie concert qui précède la revue : *En voilà de la chair !* et les applaudissements s'adressent à la jolie Nine Derieux, à l'émoustillante Polaire, à la charmeuse qui a nom Paulette Darty, autant qu'à la verve de Maurel, de Claudius, de Sulbac, et à l'originale fantaisie de Fragon qui, avec un égal succès, interprète des satiriques chansons d'actualité comme : *les Lulleurs*, ou les mélodies émues telles que : *Pour Elle*.

∴

Si le public parisien affectionne les frivolités galamment présentées, comme le ballet *la Montagne d'Aimant*, représenté au Casino de la rue Blanche : s'il apprécie Larive et ses chansons fringantes, il n'en est pas moins susceptible de se passionner pour ce qui offre un intérêt scientifique. Exemple : le *Boomerang* ? cette arme dangereuse qui, lancée dans l'espace, revient ensuite, comme par miracle, aux pieds de celui qui vient de la lancer. Chaque soir, au Casino, ce sont, à ce sujet, des discussions sans fin ; on se croirait à l'Académie des sciences.

∴

BULLIER. — Le quartier Latin, fidèle à ses traditions, détient toujours le record du plaisir et de la gaieté. C'est pourquoi les fêtes des jeudis à Bullier, et les bals des samedis et dimanches, ont une si grande vogue.

Ce soir, jeudi, fête de nuit.

∴

MUSÉE GRÉVIN. — Au programme des projections lumineuses : Les funérailles du Président Félix Faure.

Fantasio.

Spectacles

OPÉRA. — 8 h. «/». — Les Huguenots — La Valkyrie — Faust.
FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — Othello. — Le Berceau.
OPÉRA-COMIQUE. — Mignon.
ODÉON. — 8 h. «/». — Roman d'un jeune homme pauvre.
THÉÂTRE SARAH-BERNARDT. — 8 h. 1/2 — Dalila.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/4. — Le Lys Rouge.
GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Un Conseil Judiciaire.
VARIÉTÉS. — Le Vieux Marcheur.
GAITÉ. — 8 h. 1/2. — La fille de M^{me} Angot.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. «/». — La Poire.
PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.
AMBIGU-COMIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Coupable.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 1/2. — L'Auberge du Tohu-Bohu.
TH. CLUNY. — 8 h. 1/4. — Le Parfum.
TH. ANTOINE. — 8 h. 1/2. — La Nouvelle Idole. — Que Suzanne n'en sache rien.
LES BOUFFES PARISIENS. — 8 h. 1/4. — Véronique.
NOUVEAU THÉÂTRE. — 8 h. 1/2. — Belle Madame Hesselin.
COMÉDIE-PARIENNE. — 8 h. 1/2. — La Petite Famille. — Les Miettes.

OLYMPIA. — 8 h. 1/2. — Les 7 Péchés Capitaux.
LA SCALA. — En voilà de la chair!
LES FOLIES-BERGÈRES. — 8 h. 1/2. — La Princesse au Sabbat.
CASINO DE PARIS. — La Montagne d'Aimant.
ELDORADO. — Par devant notaire.
LE NOUVEAU CIRQUE. — 8 h. 1/4. — La Cascade merveilleuse.
LA ROULOTTE. — 9 h. 1/4. — G. Charlon. Jacques Ferny. — Chansons animées, etc.
CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Méo et Tilly.
MOULIN-ROUGE. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.
GRANDE ROUE DE PARIS, Av. de Suffren, 74, — De 11 h. à 6 h., entrée et ascension, 2 fr. — Attractions diverses. — Concert.
LA CIGALE. — 8 h. 1/2. — Ohé! Vénus!
TRIANON. — 8 h. «/». — Le Contrôleur des wagons-lits.
CINÉMATOGRAPHE. — Le voyage au Japon.
BULLIER. — Tous les jeudis, bal masqué.
MUSÉE GREVIN. — Tananarive — Le Dahomey. — Les Coulistes de l'Opéra. — Le Couronnement du Tsar. — Pantomines lumineuses. — Rayons X. — Orchestre de Dames hongroises.
JARDIN D'ACCLIMATATION. — Ouvert tous les jours — Concert tous les dimanches.



Puissance du Canada
GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

VASTE TERRITOIRE A COLONISER

Riches régions minières et forestières de toutes sortes

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toute culture, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent, avec une QUINZAINE DE CENTS FRANCS, acheter un lot d'environ 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 20 ou 30 sous l'acre. Les lots sont de 100 acres (environ 40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du **bois de pulpe** d'une quantité supérieure.

Il y a aussi abondance de MINES dans la Province. On y rencontre l'OR, l'ARGENT, le CUIVRE, le FER (titanique, chronique et magnétique), la **plombagine**, le **mica**, l'**amiante**, le **granit** de tout genre, le **kaolin**, le **pétrole**, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante, sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaines de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer et le système des Banques est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus ample information, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec, Canada.

Madame Albert Giguère

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé. — Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. — Triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie. — Les pilules rouges du Dr Corderre ont mis fin à toutes ses souffrances. Elle recommande à toutes les femmes malades de se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Corderre, le seul remède au monde qui guérit toutes les maladies des femmes.



MADAME ALBERT GIGUÈRE

J'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont sauvée; ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Corderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien. » Madame Albert Giguère, 619a, rue Sanguinet, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Corderre sont composées de remèdes spécialement pour le beau mal, les irrégularités, pertes blanches, la constipation, le mal des reins, douleurs dans le bas-ventre, mal dans les côtés, palpitation du cœur, tiraillements d'estomac, mal entre les épaules, étourdissements, perte de sommeil, perte de mémoire, perte d'appétit, mal de tête, pour les maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez nos médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à leur écrire une description de votre maladie. Nos médecins donneront à votre cas toute l'attention dont ils sont capables, ils vous expliqueront très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Leurs consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au « Département Médical, Boîte 2306, Montréal » sont ouvertes par les médecins seuls et tenues confidentielles par eux.

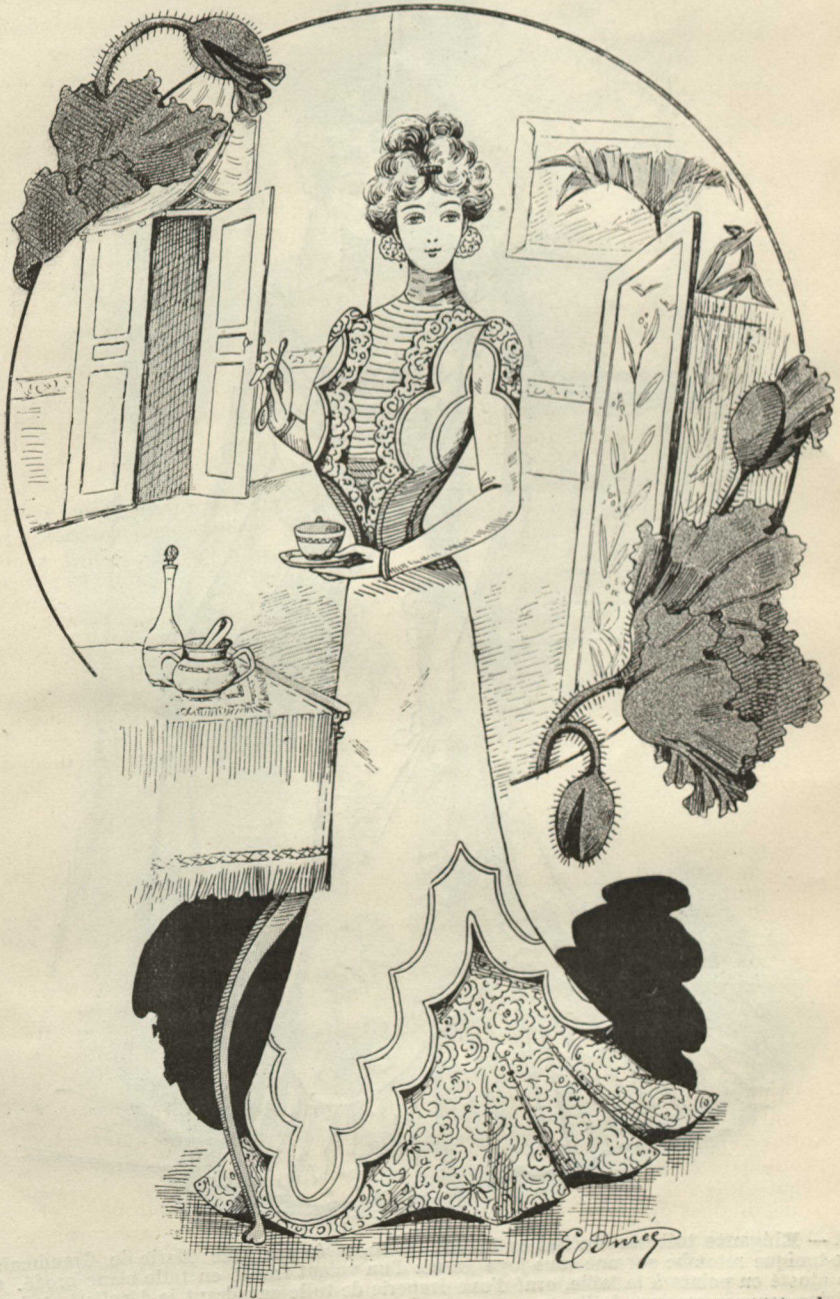
Ecrivez dès aujourd'hui, tout délai aggrave votre maladie.

Méfiez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Corderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Corderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque — elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 1 fr. 25 la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 2 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte, ou 12 fr. 50 pour six boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez comme suit : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal, Can.

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : « J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irrégularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtés, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit. J'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était depuis la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de cette maladie; mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Corderre guérissaient tant de femmes, que

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DES DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



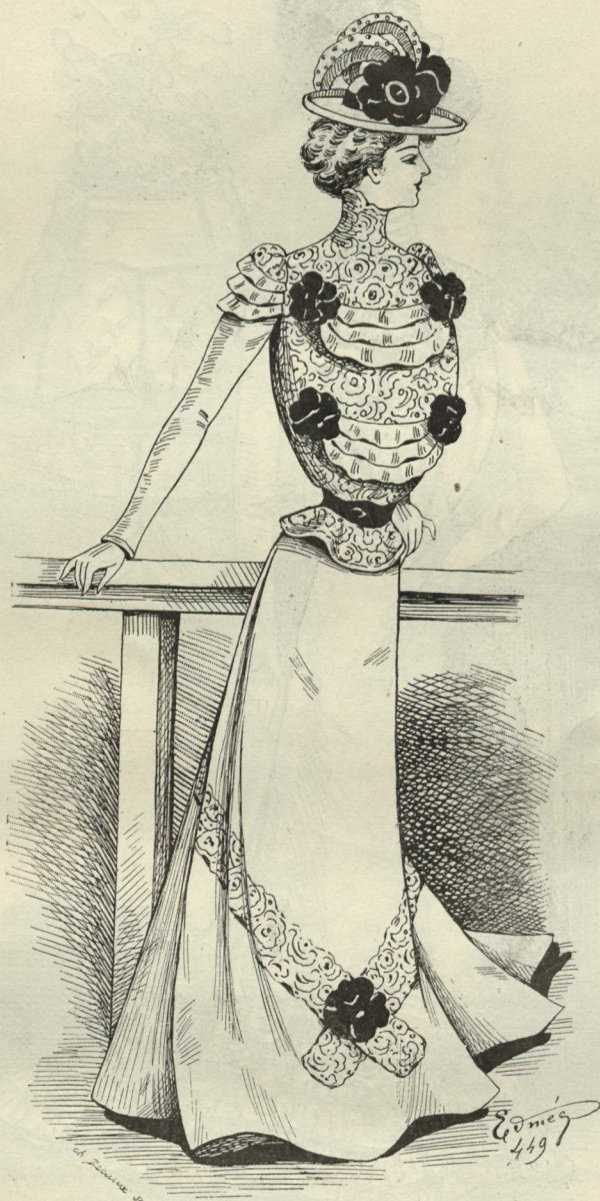
1. — Robe de réception en cachemire velouté. Double jupe garnie de petits biais de satin et découpée sur une première jupe de cachemire brodé. Corsage ajusté, découpé comme la jupe en dents arrondies, avec dépassant brodé sur une chemisette de soie plissée en travers.



2. — Élégante toilette de bal en broché blanc, créée par Mlle Marie de Grandmaison. La jupe-tunique retombe sur une sous-jupe garnie d'un volant froncé en tulle blanc brodé. Corsage très ajusté en pointe à la taille, orné d'une draperie de tulle encadrant le décolleté et fixée sur la poitrine par une passe en brillants.



3. — Toilette de demoiselle d'honneur, portée par Mlle Simonne de Grandmaison, en drap blanc, brodée or et soie. Tunique flottante découpée sur un dessous de jupe recouvert de mousseline de soie bouillonnée, brodé de zibeline. Le corsage, légèrement froncé dans la taille, est découpé sur un empèchement brodé.



4. — Toilette d'été en taffetas mauve. La jupe très plate du haut, est garnie d'un large entre-deux de guipure soufre se croisant au milieu du devant, fixé par un chou de velours noir. Cor-sage-blouse en guipure sur transparent mauve garni de volants.



5. — **Elégante robe de réception** en taffetas très souple. La jupe, avec volant en forme, est cerclée d'entre-deux de guipure rousse fixés par des choux de velours. Le corsage de guipure est découpé sur une chemisette de soie. Petits volants partant du dessous de bras formant boléro. Manche ridée en taffetas.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODO PROFESSIONNELS DES COUTURIÈRES ET CONFECTIONNEUSES. — Anc. Maison L. MICHAU. **A. J. Laroche**, direct^r, succ^r, 8, rue de Richelieu, Paris. — Exposition universelle 1889, médaille d'or, concours commercial de Tunis. — *La Couturière*, organe professionnel; *L'Art de la Couture*, publication de grandes figurines; *L'Élégance*, robes et confection; *Les Toilettes modèles*, gr. édit. avec album; *Le Luxe*, gr. édit. parisienne; *Le Monde et les Théâtres*, arts, modes, illustrations, sports; *La Mode Tailleur pour Dames*; *La Modiste française*. — Travestissements. — Cours de coupe. — Fabrique de mannequins pour couturières. — Toutes les lettres, mandats, renseignements doivent être adressés à M. A.-J. LAROCHE, direct^r. — Adresse télégraphique: *Licho-Paris*. — Téléphone Paris-Province 111.27 — Spécimen sur demande.



6. — Élegant costume tailleur en drap mousseline. Jupe plate du haut, à godets du bas et découpée sur un fond de jupe avec volant, le tout garni de piqûres. Corsage-veste à basque longue derrière; les devants, découpés jusqu'à la pince, sont ouverts sur un gilet recouvert d'un flot de dentelle. Double piqûre et garniture de boutons. Manche tailleur.

PHARMACIE
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la
Revue des deux Frances.

Maison BILLET
CHAPELLERIE DE CHOIX

Prix spéciaux pour les Abonnés
DE
La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.